

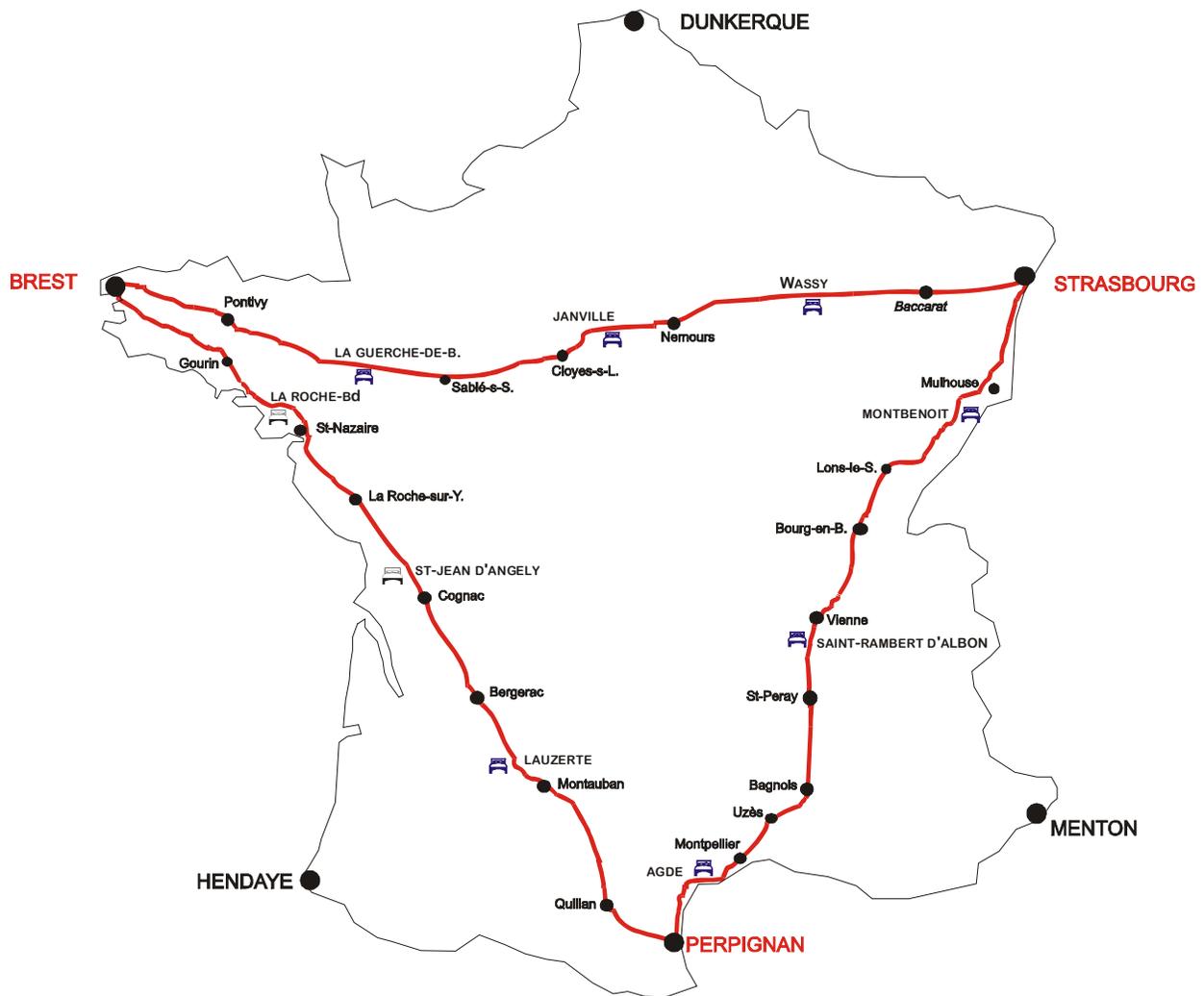
mai 1996, la FRANCE en DIAGONALES

TRIANGLE BREST - STRASBOURG - PERPIGNAN

3100 kilomètres

39 départements traversés

14 jours à bicyclette ...



Récit et photographies de Gilbert JACCON

- *Ah, mon ami ! Tu sais bien que mon cœur est attaché au tien depuis la Saint-Barthélemy, par des grappins d'acier !*
- *Mon frère, dit Giacomi, n'allons pas nous atendrezir chacun sur les bienfaits de l'autre. L'amitié est comme une viole dont les cordes ne doivent pas être jusqu'aux larmes tendues.*

Robert MERLE, Fortune de France, tome IV

À Eliane, qui a beaucoup souffert de mes maux jusqu'à
l'heure du départ,
À Jean-Pierre et Pierrot, mes complices et mes locomotives
de Perpignan à Strasbourg,
À Georges, Bernard e Roger, mes compagnons de galère
et de gloire, de Strasbourg à Perpignan,
À tous ceux, amis ou inconnus, qui sont venus partager
notre aventure,
À ceux qui ont cru à notre réussite,
À ceux qui nous prenaient pour des fous !

Gilbert

Bref coup d'œil en arrière

"Tous les diagonalistes qui ont terminé le premier côté d'un Triangle - trois Diagonales de France successives avec départ et retour dans la même ville - ont réussi l'enchaînement sans problème et le plus souvent en très grande forme."

Georges MAHE - été 1993

Cette phrase, pourtant écoutée sans une particulière attention, est venue se nicher au plus profond de ma mémoire. Lorsque début juin 1994, je fais ma première Diagonale de Menton à Hendaye avec mes trois compères montpelliérains, je réalise que je suis en train de "manger" l'un des côtés des deux Triangles, à savoir Dunkerque - Hendaye - Menton (quels que soient le point de départ et le sens de rotation). Il me faudra donc programmer, dès que possible, l'autre Triangle et réussir la liaison de plus de 3.000 km entre Brest, Perpignan et Strasbourg. J'en parle à mes habituels compagnons... sans déclencher de réaction.

1995. C'est l'année de Paris-Brest-Paris randonneur. Pas question de rater l'occasion de découvrir cette merveille. Nous réussissons quand même à caser dans une saison très chargée, Brest-Menton, la Diagonale Royale. Avec Jean-Pierre et Bernard. Mais sans Pierrot, mal remis d'une tendinite au genou, consécutive à un brevet de 600 km aussi froid que pluvieux. Je parle à nouveau de Triangle. Jean-Pierre est intéressé. Bernard est très sceptique.

Pierrot, Gilbert et Jean-Pierre,



*alias la Luciole, le Papy et le Chef
(devant le Commissariat de Brest)*

Comme j'ai déjà proposé à Georges MAHE de l'accompagner dans une nouvelle Diagonale - par

exemple Strasbourg-Perpignan, qui serait la seconde pour lui, plus de 20 ans après Brest-Menton - je décide, sur le conseil de Jean-Pierre, de tracer le Triangle au départ de Perpignan en direction de Brest, puis Brest-Strasbourg et enfin Strasbourg-Perpignan, ce dernier côté étant le plus court (moins de 1.000 km) et le moins accidenté. Suivant le nombre de participants, nous partirons de Strasbourg, soit réunis en une seule escouade, soit répartis en deux équipes indépendantes.¹

Septembre 1995. L'avant-projet est prêt et approuvé sans réserve par Jean-Pierre et Pierrot. Bernard maintient sa position. Il nous accompagnera peut-être sur une ou deux Diagonales. Georges est tenté par Strasbourg-Perpignan mais très hésitant, car il se demande s'il en est capable. Je pense que mes amis montpelliérains, petits gabarits bons grimpeurs et néanmoins forts rouleurs, l'inquiètent. Il préférerait avoir les cyclos avec lesquels il roule plus souvent. Il me demande donc d'intégrer deux autres Beaunois : Bernard FAIVRE et Roger ANGEVELLE. J'accepte sans hésitation, bien que cette demande conduise de manière quasi-inéluctable à la scission en deux équipes au départ de Strasbourg.

Georges, Roger, Bernard et Gilbert



le triomphe du quatuor beaunois

L'hiver passe... Non sans douleurs pour moi (arrêt presque total pendant 6 semaines en raison d'une sournoise dorsalgie...). Le printemps est un peu meilleur. Quelques jours en Provence avec

¹ en Diagonale, une équipe ne doit pas comprendre plus de 5 membres

Jean-Pierre en avril, un voyage itinérant de 3 jours dans le Haut-Jura avec Georges début mai, une sortie de 260 km avec mes trois compères beunois une semaine plus tard, me permettent d'approcher les 3.000 km d'entraînement... c'est-à-dire deux fois moins que l'année précédente et que mes collègues de l'Hérault. Deux jours après cette longue sortie, je ressens de très violentes douleurs dans le rein droit. Toubib, radio, échographie moins de 36 heures avant de rejoindre Perpignan !

Je suis un peu dans les nuages. Très inquiet même si les dernières paroles de Jean-Pierre, au téléphone, m'ont redonné un meilleur moral : « *T'inquiète pas, le "marinas" va nous pousser. Je suis certain qu'on va réussir...* ».

Il a raison, Jean-Pierre. Il a toujours raison ! D'ailleurs, il est trop tard pour reculer.

Mercredi 15 mai

Départ de Montpellier à 16 h pour rejoindre Perpignan dans la XM de Bernard, notre "transporteur - porte-bonheur" habituel : toujours la même verve méridionale, la même incompréhension admirative pour nos "exploits", la même conduite louvoyante et râleuse sur l'autoroute. Il entretient avec Pierrot un babillage continu et coloré, entrecoupé de sorties agressives à l'encontre des chauffards qui tardent à s'écarter de sa route ou des "jeunes connards" qui ont l'audace de le doubler par la droite, car il ne saurait lui venir à l'idée de rouler sur la "file des camions". Tapi aux côtés de Jean-Pierre sur la banquette arrière, je goûte avec délice cette "commedia dell'arte" qui me fait penser à autre chose qu'à mon rein droit toujours sensible. Je me régale par avance de la stupéfaction de mes amis beunois lorsque, dans une quinzaine de jours, Bernard nous reconduira jusqu'à nos terres bourguignonnes. Echéance encore lointaine, mais pensée optimiste. C'est bien la preuve que, moi aussi, je crois très fort à la réussite de ce projet un peu fou.

Accueil sympathique à l'hôtel Méditerranée, où un groupe de cybernautes s'active à la conception d'un logo. Exilés dans leur hyperspace, ils restent totalement indifférents à nos "tenues de

danseuses" et à nos randonneuses entassées dans le minuscule hall d'entrée.

Nous faisons un excellent dîner à base de lasagnes dans un petit resto très sympathique, où le compteur électrique disjoncte périodiquement, sans pour autant perturber la bonne humeur du patron. Jean-Pierre hume l'air et nous promet un "marin d'enfer" pour le lendemain. Coucher à neuf heures. Moi, le "papy malade", j'ai droit au petit lit tandis que mes deux compères, affûtés par une préparation rigoureuse de plus de 6.000 km, partagent la couche conjugale. Nous regardons durant une petite demi-heure un match de foot entre Bordeaux et le Bayern de Munich. Il s'agissait, je crois, de la finale-retour de l'une des Coupes d'Europe, dont je n'ai pas connu le résultat (victoire des Allemands assurément puisque Bordeaux ne figure pas dans le palmarès) car j'ai rapidement sombré dans des rêves hantés de lignes droites infinies, de calculs rénaux, de Diagonales via Internet, de vents contraires, de...

Jeudi 16 mai Jour de l'Ascension) **PERPIGNAN - LAUZERTE**

La sonnerie de mon réveil nous arrache avec brutalité à un lourd sommeil. Il est 4h15. La procédure matinale, rodée lors de nos Diagonales antérieures, s'accomplit sans un bruit, ni l'échange d'une parole. À 4h40, nous secouons le gardien de nuit (c'est lui qui devait nous réveiller !); fixation rapide des sacoches et première photo sur le trottoir devant l'hôtel (photo "nébuleuse" car le flash s'est révélé insuffisant).

L'accueil est sympathique à l'Hôtel de Police, tout proche. Un jeune agent temporaire (il effectue son Service National et il vient du "Nord") pose avec application le premier visa d'une série qui s'annonce longue. Son chef nous offre le café.

Jean-Pierre prend les commandes et remorque notre petit convoi dans un labyrinthe de voies principales, secondaires ou rapides, à une allure que je trouve un peu vive. Je manque déjà de souffle dans l'escalade du pont qui enjambe l'autoroute. Je le franchis avec une dizaine de mètres de retard. Ça promet ! Je ne parviens pas à m'orienter ni à deviner d'où vient le vent, encore très léger. Inquiet mais appliqué, je ne peux que suivre les consignes de mes compagnons. « *Le papy, dans le wagon-lit ! Pas un relais jusqu'à*

Brest !» « OK, les locos... mais encore faut-il que l'attelage tienne !».

Nous traversons le bourg d'Estagel (km.24) qui est illuminé comme un soir de 14 juillet. Il est 6h15 et Pierrot réclame déjà un arrêt pour déjeuner. Refus autoritaire de Jean-Pierre qui préfère aller jusqu'à Maury où nous devons poster la carte de départ. Ce qui sera fait. Mais le casse-croûte aura lieu à St-Paul de Fenouillet. Très précisément "chez Zézette" où un quadragénaire très rondouillard (ce ne doit pas être "celle-ci", la Zézette !) nous sert un réconfortant café accompagné de "pain-beurre sans confitures". Sur la place du village, l'agitation est grande car c'est jour de marché et les forains préparent leurs étals.

La montée facile vers le col de Campérié est facile ; le ciel est très chargé mais Jean-Pierre nous assure qu'il faut voir dans le geste d'un vigneron qui sulfate "à la main" un signe certain qu'il ne pleuvra pas aujourd'hui. Nous basculons vers Quillan. La descente est humide et de plus en plus froide. Glaciale même dans le défilé de Pierre Lys où nous croisons les participants d'une brevet-cyclo local.

Bref arrêt à Quillan dans une boulangerie pour un coup de tampon sur nos carnets de route. Un premier rayon de soleil vient nous faire un clin d'oeil. Le "marinas" s'installe. La journée devrait être bonne pour nous. En tout cas, nous avons évité l'ennemi souvent mortel du diagonaliste : la tramontane, la vraie... Celle qui nous avait fait tant de mal deux ans auparavant entre Béziers et Carcassonne.

Nous traversons Limoux vers 10h, soit avec près d'une demi-heure d'avance sur nos prévisions. La ville, sinistrée par la crise économique et la fermeture de ses usines, bourdonne comme une ruche et déploie ses oriflammes rouges et noirs : c'est aujourd'hui la finale de la Coupe de France de rugby à XIII et la ville entière s'apprête à rejoindre Perpignan pour la disputer (ce sera avec succès) à la voisine et rivale, Carcassonne.

Nous quittons la vallée de l'Aude pour entrer dans un secteur beaucoup moins facile, même avec l'aide du vent. Jean-Pierre et Pierrot se relaient avec régularité tous les kilomètres, pour haler le wagon-lit où je me prélasser, essentiellement soucieux de boire le plus possible et d'avalier périodi-

quement une pastille de Spasfon-Lyoc : il faut absolument que j'élimine la boue qui circule dans mon rein.

Arrêt à Castelnaudary pour le repas de midi. Pierrot nous promène dix bonnes minutes dans la ville pour trouver un supermarché. Mais le jour est férié et seuls quelques rares commerces sont ouverts. Jean-Pierre arrête notre inutile errance devant une épicerie. La patronne est assez revêche et les prix sont élevés, mais, en compensation, le bistrot voisin est accueillant et la serveuse fort sympa. Nous utilisons pleinement l'heure d'arrêt programmée au road book.

De Castelnaudary à Revel, nous avons l'opportunité de jauger la force de ce "marinas" qui nous pousse depuis le matin et qui va nous propulser jusqu'à Montauban. Durant quelques kilomètres, nous coupons transversalement son flux et il s'efforce de nous rejeter sur la gauche de la chaussée. Je trouve que mon wagon-lit, désormais incliné à droite, a beaucoup perdu de son confort. À Revel, nous pouvons enfin retirer manchettes et jambières car le soleil donne. Seul Jean-Pierre choisit de rester couvert. Natif de Perpignan, il aime se couvrir quand il monte vers le grand Nord !

Nous progressons avec régularité dans ce pays du Lauragais en direction des vallées de l'Agout et du Tarn, toujours bousculés par un vent soutenu, le plus souvent latéral arrière, quelquefois contraire comme dans la longue bosse de Puylaurens. Arrêt « pointage - coca - Mars » à St-Paul-Cap-de-Joux. À Lavar, nous entrons dans une région où la plupart des églises de briques rouges portent de superbes clochers-tours de style roman. Je ne résiste pas à faire un court arrêt pour photographier celui de Buzet-sur-Tarn. Un peu plus loin, nous traversons le Tarn pour prendre la tranquille et ombragée D22 en direction de Ville-mur.

Sur cette route, nous croisons les premiers pelotons de cyclistes (FFCT ?) de la randonnée Bordeaux-Sète. Nouvel arrêt un peu avant Ville-mur pour "mettre en boîte" un arbre-statue, colosse aux bras dressés vers le ciel. Quand je rejoins mes compagnons, Pierrot erre en ville à la recherche d'une boulangerie, Jean-Pierre essaie de contacter l'hôtel de Lauzerte où nous avons

prévu de faire étape ce soir. La ville est envahie par des cyclos, déguisés en coureurs, en route vers Sète. Très peu d'entre eux répondent à nos saluts et aucun ne s'intéresse à nos plaques de cadre. Nos routes se croisent, mais nos univers n'ont rien de commun.

Pierrot n'a rien trouver à acheter. Cela semble beaucoup le contrarier. Un Aveyronnais sans pain ni charcuterie dans ses bagages est un homme foutu ! Nous buvons rapidement un demi en grignotant des restes de pain et de chocolat.

À l'approche de Montauban, le ciel s'obscurcit soudainement. Nous continuons de croiser des paquets de cyclos, luttant contre un vent renforcé par la montée de l'orage, inquiets du brutal obscurcissement du ciel, toujours aussi "légers" dans leur équipement vestimentaire. Certains nous jettent au passage : « *C'est encore loin St-Sulpice ?* ». D'autres plastronnent : « *C'est beau, Sète ?* ». Derrière chaque paquet de cyclistes, une, deux, voire cinq voitures suiveuses, feux de détresse allumés. Et dix, quinze autres véhicules, bloqués par la lenteur de ces processions. Incroyable ? Comment une fédération nationale (FFCT ? FFC ?) peut-elle patronner de telles organisations ? Les cyclos d'aujourd'hui ne savent-ils plus faire 500 km sans assistance ? Ce triste spectacle me donne envie de hurler : « *Minables ! Vous ne savez donc pas faire de vélo sans une voiture suiveuse ?* ». Triste spectacle. Dramatique même quand nous croisons, au cœur de l'orage, quelques attardés écrasés par une pluie torrentielle et froide, démunis de la protection du moindre K-Way. J'ai une pensée pour Robert Lepertel et à son magnifique Paris-Brest où pratiquement aucune voiture d'assistance (et pourtant il y en a près de 1.000 !) ne vient encombrer la route des participants. Chapeau les gars de l'ACP !².

Dès les premières gouttes, peu avant Montauban, nous nous arrêtons pour mettre nos capes de pluie. À peine avons-nous posé nos vélos qu'un élégant retraité vient s'enquérir des motifs de cette agitation vélocipédique. Nous lui parlons de notre périple et, comme la pluie redouble, nous sommes invités à nous abriter. Très sympathique accueil de ce couple inconnu qui vient d'achever un raid cyclo vers St Jacques de Compostelle. Tandis que Jean-Pierre négocie par téléphone notre héber-

gement à Lauzerte, nous feuilletons avec Madame le récit illustré de leur odyssée. Si nous avions accepté, nous aurions pu trouver chez eux le couvert et le gîte. Mais il reste encore plus de 50 km pour arriver au terme de notre étape et, bien qu'il ne soit que 18h30, il fait déjà pratiquement nuit.

Traversée chaotique de la ville de Montauban dans les rafales orageuses. Nous trouvons, non sans mal, la discrète D72 sur la rive gauche du Tarn, où, sans le savoir encore, nous dégustons nos derniers secteurs plats, jusqu'à... St-Jean d'Angely, 300 km plus loin. Le soleil réapparaît aussi vite que l'orage avait surgi et dès le franchissement du Tarn au pied du "Puech" de La Française, nous retirons les capes de pluie et enfilons jambières et manchettes, car l'orage a sérieusement fait chuter le thermomètre.

Dès le départ, nous mettons "tout à gauche ou presque" pour escalader la première bosse du Quercy blanc. Le vent est tombé ; le soleil se couche. Les deux chevrons, peu avant Lauzerte, et la sérieuse grimpe pour accéder à cette bourgade me font sérieusement mal aux pattes. Il est temps d'en finir pour cette première journée.

Les patrons de l'hôtel du Quercy sont très accueillants et pourtant leur établissement affiche complet. Le restaurant semble avoir bonne réputation. Nous y ferons honneur.

Arrivée à 21h05, après 13h20' de route et 2h45' d'arrêts. Extinction des feux vers 22h45'. J'ai encore le privilège du lit d'enfant. Ma douleur rénale s'est estompée. Mais les jambes sont un tantinet douloureuses... Mon compteur affichait 302 km et une moyenne de route de 22,65 km/h. Merci "marinas" et à demain.

Vendredi 17 mai

LAUZERTE - ST-JEAN d'ANGELY

Le réveil nous arrache tous les trois à un profond sommeil à 4h20. Sans une parole (état de semi-somnolence, et respect des voisins car l'hôtel est complet), le ballet matinal s'organise, les paquetages se bouclent, les bidons se remplissent.

4h45, Pierrot quitte la chambre le premier. Il est vif ce matin, notre taximan ! Trois minutes plus tard, je m'assieds sur mon lit, tend la main vers mes chaussures dans lesquelles 10' plus tôt,

² ACP = Audax Club Parisien, organisateur de Paris-Brest-Paris

j'ai pris mes chaussettes... Rien. Le vide. Je me réveille enfin, chausse mes lunettes, explore la carrée du regard. Pas de godasses. Et nous voici, Jean-Pierre et moi, le cul en l'air pour éclaircir cet étrange mystère. Une seule solution : Pierrot m'a fait une farce pour le moins mal venue et a planqué mes chaussures dans le couloir. Je bondis à la porte. Toujours rien. Je fonce vers l'escalier... où je rencontre un zombi qui ressemble à Pierrot et me tend mes souliers. « *Excuse-moi, j'ai cru que c'étaient les miennes ! Je ne m'en suis aperçu que dans le garage. Par contre, j'ai oublié ma sacoche !* ». Bigre, c'est bien parti ce matin ! Confondre sa sacoche avec une paire de chaussures ! Pourvu qu'on ne reparte pas dans le mauvais sens vers Perpignan !

C'est dans une profonde obscurité que nous plongeons vers la vallée... Rapide descente suivie de quelques hectomètres de plat, bien insuffisants pour s'échauffer... et il faut mettre "tout à gauche", petit plateau compris. Une longue journée de toboggan commence et je reprends sans scrupule ma place dans le wagon-lit. Mes petits camarades prennent les rênes de l'attelage. De manière un peu plus chaotique qu'hier en raison du relief... et de Pierrot, qui malgré son nouveau compteur kilométrique super-sophistiqué, a beaucoup de mal à ne pas accélérer la cadence. Inutilement, puisque nous sommes largement dans les délais de notre plan de marche.

Nous entrons dans Libos-Fumel à 6h45'. Un lève-tôt nous envoie vers la place centrale où un café est censé ouvrir ses portes dans une dizaine de minutes. Surprise ! Un important commerce de fruits et légumes étale déjà sa marchandise et deux personnes - une jeune vendeuse et un vieux barbon - s'activent en tous sens pour afficher les prix. Ils nous confirment l'ouverture imminente du café d'en face. Une banane serait fort bienvenue pour boucher l'intervalle. Jean-Pierre s'apprête à faire un choix lorsqu'il se fait agresser par le barbon. Contrairement aux apparences, la boutique n'est pas ouverte. « *Le patron n'est pas là... On ouvre à 9h... Je n'ai pas l'autorisation... La caisse est fermée...* ». Excuses, palabres. Quelques amabilités plus tard, Jean-Pierre, à qui rien ni personne ne résiste, ressort quand même avec six bananes. Pierrot part alors en quête d'une boulangerie. Moi, je monte la garde devant le café et quand le tenancier qui se pointe à 7h10, j'ai

beaucoup de mal à le convaincre qu'il serait fort aimable de nous servir avant d'installer tables et chaises sur sa terrasse qui est immense. En Diagonale, l'épargne de "l'Espace-temps" (selon l'expression des Bernard de Montpellier³) est une lutte permanente et ardue.

Nous reprenons la route à 7h35', toujours avec Eole dans les meilleures dispositions à notre égard. Et toujours avec quelques serres à franchir. Les petites villes de Montflanquin, Villerséal, Castillonès ne m'ont laissé aucun souvenir. Au fait, c'est comment le Lot-et-Garonne ?

Avec la Dordogne, nous entrons dans le pays des "ac" : Issigeac, que nous laissons sur notre droite, le puissant château de Monbazillac perché sur une colline calcaire « *dans un océan de vignes* » à notre gauche, Bergerac que nous abordons le nez dans le guidon, emmenés par un Pierrot, très excité par l'approche du repas de midi. En deux minutes, son flair aveyronnais nous dégotte un supermarché ATAC. Il s'y engouffre comme un mort de faim, suivi par un Jean-Pierre beaucoup plus flegmatique. Comme souvent, je suis affecté à la surveillance des randonneuses.

Les achats sont rondement menés par mes deux compères et nous avalons notre repas traditionnel (taboulé, jambon, fromage, yaourts, flancs, chocolat) sur le parking, à l'abri du vent, de l'agitation et des gaz d'échappement. Nous quittons notre refuge vers 11h45' à la recherche du bistrot où nous trouverons le café et le cachet nécessaire pour justifier notre passage en ces lieux.

En plein centre-ville, nous sommes interpellés par un automobiliste arrêté à un feu. « *Eh ! Oh ! Les Diagonalistes ! Je vous cherchais !* ». Un Sariste⁴ ! Il tombe juste pile poil pour nous offrir le café. Il s'agit de Christian Lafforgue qui nous

³ allusion d'une part à Bernard Loisel et Bernard Gourrier, compagnons de Diagonale l'année précédente (voir Brest-Menton 1995 - La Diagonale Royale) et d'autre part au délai imparti à chaque Diagonale : « *bouffer inutilement l'espace-temps* », c'est augmenter la pression et gâcher des heures de repos...

⁴ « *Sariste* » néologisme construit sur le sigle S.A.R., Service d'Accompagnement Routier, composé de membres de l'Amicale des Diagonalistes de France, qui, avertis du passage d'un diagonaliste (ou d'une équipe), tentent de faire un peu de route en leur compagnie, par amitié. Il ne s'agit d'aucune façon de contrôleurs.

assure qu'il est absolument "enchanté" de nous avoir trouvés et qui nous affirme que « *le vent du sud à Bergerac, c'est rarissime!* ». C'est sûr, il y a un cocu parmi nous trois, mais lequel ? Une rencontre avec un membre du Service d'Accompagnement Routier, c'est un moment de forte complicité. Un diagonaliste en Diagonale vit dans un autre monde que seul un autre diagonaliste peut comprendre. Nous réclamons le cachet de l'établissement au bistrotier et nous demandons à Christian de signer nos carnets de route. Puis la conversation s'accélère... J'aborde la question de l'enquête que j'ai lancée avec le dernier Petit Diagonaliste, la revue semestrielle de notre Amicale. « *Oui, j'ai rempli le questionnaire... Non, je ne te l'ai pas encore envoyé... Je vais le chercher...* ». Mais l'heure tourne, trop vite, comme toujours dans ces moments-là, et il faut que nous repartions en direction de Mussidan. Christian fonce jusqu'à son domicile et nous rattrape dans la première bosse pour me remettre son questionnaire. Bref arrêt, nouveaux adieux. Il est très sympathique ce Christian.

Il fait bon dans les belles forêts de chênes du Landais, mais le profil reste très vallonné. Et brusquement dans une nouvelle bosse, un éclair dans ma tête : « *Mais on n'a pas tamponné nos carnets!* ». Jean-Pierre pâlit, Pierrot opine. Le tampon réclamé au tenancier du bar est resté sur le comptoir. Absorbés par notre conversation avec Christian, aucun de nous n'a songé à l'appliquer sur nos carnets. Pendant quelques minutes, une douloureuse incertitude nous torture : faut-il retourner à Bergerac, refaire les quinze kilomètres en arrière, avec ce foutu vent du sud dans le nez ? Ou bien la signature de Christian suffira-t-elle au Délégué fédéral ? Nous tombons d'accord avec Jean-Pierre pour estimer qu'il ne serait pas raisonnable de retourner, d'autant plus que nous sommes déjà en retard sur nos prévisions. Mais Pierrot est très inquiet : il ne veut pas risquer un refus d'homologation. Pour le tranquilliser, je lui dis que nous enverrons les carnets à Christian Lafforgue dès notre arrivée à Brest, ou bien que nous "tamponnerons" à Mussidan, que sais-je encore ? Jean-Pierre le taquine : « *De toute façon, tu vas rencontrer Georges Mahé à Strasbourg... Si tu lui files deux Pascals⁵, il pourra intervenir en ta faveur en haut lieu!* ». Il s'en

veut à mort, notre brave Pierrot. D'autant plus que les coups de tampon, c'est sa spécialité, depuis notre mémorable Tour de Corse, il y a trois ans déjà...

Bref arrêt à Mussidan pour le visa de rattrapage sur nos carnets et pour siroter un Coca. La chaleur devient lourde, le vent mollit. L'orage va exploser quelque part, c'est certain. Ce sera sur nos têtes entre Echourgnac et St-Aulaye, au cœur des forêts de la Double. Une véritable trombe d'eau. J'ai rarement vu - et subi sur un vélo - de telles intensités de pluie. Heureusement, ce déluge ne dure pas.

Nous faisons un nouvel arrêt à St-Aulnaye pour retirer les ponchos et graisser les chaînes. Malgré les bosses et l'orage, j'ai beaucoup apprécié les charmes de cette petite route D38, boisée et très agréable. Peu après, nous franchissons la Dronne pour entrer en Charente. Le paysage change complètement. La forêt laisse la place à des cultures sur des sols blancs et caillouteux, très semblables à ceux de la Champagne pouilleuse. Nous sommes d'ailleurs dans une autre Champagne, celle de Chalais qui annonce la Petite et la Grande Champagne de la région de Cognac. Région vallonnée, avec des bosses sournoises, qui nous obligent à jouer du dérailleur. D'autant plus que le vent semble avoir tourné et venir de l'ouest. Prends patience camarade ! C'est seulement dans quatre jours que nous prendrons un cap plein Est, quand nous quitterons Brest !

Comme je me sens beaucoup mieux après mes 36 heures de wagon-lit (je n'aurais jamais pensé que l'on puisse soigner des problèmes rénaux en faisant une Diagonale ! Et mon toubib encore moins !), je décide de prendre des relais à mon tour sur les 30 km qui séparent Chalais de Barbezieux. L'allure s'accélère malgré un fort vent latéral. Nous pointons à Barbezieux à 17h20', avec plus de 40' d'avance. Le retard accumulé à Bergerac est comblé et notre Espace-temps est désormais élargi.

Nous devons emprunter la N10 pour contourner la ville. Parcours d'un km seulement, mais un km de décibels, de camions agressifs (surtout espagnols), de camionneurs excédés par les encombrements. Nous retrouvons avec un vrai bonheur "notre" petite D38 qui nous paraît encore plus tranquille après ce court passage en enfer.

⁵ billet de 100 F de l'époque (15 €)

Mais une quinzaine de kilomètres plus loin, à St-Fort-le-Né, nous devons la quitter définitivement et partager la chaussée avec les camions, sur une D731, heureusement moins stressante que l'abominable N10.

Arrêt à la Salle d'Angles pour goûter et réserver une chambre à St-Jean d'Angely, terme programmé de cette étape et désormais assuré d'être atteint. C'est évidemment notre diplomate de charme Jean-Pierre qui se charge de l'appel, tandis que Pierrot s'en va quérir des parts de pizza à la tomate, peu comestibles, et hors de prix, dans un mini-marché. Jean-Pierre râle ; moi, j'avale sans m'occuper ni du goût, ni de la consistance car je sens venir une fringale ; quant à Pierrot, il se régale et son regard fait clairement comprendre à Jean-Pierre que l'on est jamais mieux servi que par soi-même. Mais il est gentil, Pierrot et euphorique car il a une pêche de champion. Alors, il ne dit mot.

Nous traversons Cognac, Burie et St-Hilaire-de-Villefranche, sans anicroches. J'ai repris ma place dans le wagon-lit car j'ai soudain hâte d'en finir. Ce sera fait à 21h15'. Mon compteur indique une distance de 272 km et une moyenne de 20,57 km/h, inférieure de 2 km/h à celle d'hier, en raison d'un profil accidenté. Ce parcours doit être très exigeant par vent contraire !

Bref aperçu de la ville de St-Jean d'Angely et de la Boutonne, affluent de la Charente, qui l'arrose. Cette coquette petite ville d'une dizaine de milliers d'habitants est la capitale de la Basse Saintonge. Jean-Pierre y a déniché un hôtel dont le nom m'échappe (la fatigue ?). Nous sommes logés dans l'annexe, dans une chambre à trois lits, dont l'un craque tellement qu'il est inutilisable ; heureusement, l'un des deux autres est conjugal et peut, une fois encore, accueillir mes deux compères. Le dîner est très correct, la patronne est fort aimable, mais notre nuit ne sera pas très bonne car cette annexe est très fréquentée et fort mal insonorisée...

Samedi 18 mai

ST-JEAN d'ANGELY - LA ROCHE BERNARD

Nous tombons de nos plumards à l'heure habituelle (4h20'), sans aucun enthousiasme et nous quittons l'hôtel à 5 heures précises. Il ne fait pas chaud du tout. Comme chaque matin, je trouve l'allure trop rapide et je rame. De plus, une subite douleur vient me prendre le genou droit. Comme elle s'accroît avec les kilomètres, comme elle ne s'estompe que dans les descentes pendant lesquelles je peux faire des étirements, l'angoisse me prend et des idées noires d'abandon m'envahissent. Quelle horrible sensation !

Je réclame un arrêt dans le premier village qui se présente et, là sous un lampadaire, Jean-Pierre entreprend de me faire un massage au Ketum. Je remonte ma selle de 5 mm « pour voir » et nous repartons. Miracle ! La douleur se stabilise, puis régresse au fil des kilomètres. Ouf ! Le mal n'était pas d'origine "tendineuse". Peut-être une petite crise d'arthrose qui reviendra plusieurs fois le matin... jusqu'à ce que je découvre les vertus du baume St-Bernard et la nécessité d'échauffer les articulations avec modération. Ah, ces départs matinaux sur les grandes meules ! Quel horreur... et quelle erreur !

À Surgères, mon moral est remonté tandis que celui de mes camarades chute soudainement car tout est fermé. Et nous n'avons rien dans le ventre, sinon quelques Figolu que le précieux Pierrot nous passe de temps à autre. Il faut aller jusqu'à Marans, où nous devons pointer nos carnets. Nous passerons près de $\frac{3}{4}$ d'heure dans ce trou désert, dont nous devons d'abord faire trois fois le tour complet, avant de trouver une boulangerie et un café-tabac ouverts. Il est pourtant 7h45'. « *Y sont pas marrants, par ici !* » grommelle Jean-Pierre. Pendant que nous dégustons nos croissants sur le trottoir de la boulangerie, un cyclo FFCT⁶ local vient nous parler... de ses voyages itinérants. "Marrant" comme ces pédaleurs du dimanche ne savent parler que de leurs performances (?) sans jamais s'intéresser à ce que font les autres. Le bonhomme qui se prend pour un champion ne sait d'ailleurs pas ce qu'est une Diagonale de France... et il ne veut surtout pas le savoir. Il pressent

⁶ c'est à dire adhérent - comme nous-mêmes - de la Fédération Française de Cyclotourisme

quand même quelque chose d'inhabituel car il veut absolument nous présenter au président de son club qui habite « *pas très loin d'ici, dans le Marais* ». Pas le temps mon gars ! Et notre Espace-temps ? Nous sommes pilepoil dans notre plan de marche.

Elles sont agréables les routes du marais poitevin, surtout après les innombrables bosses de la veille. De Marans à Luçon, nous savourons ces longs secteurs plats, toujours poussés par notre zéphyr complice qui semble avoir renoncé à ses mauvaises intentions de la veille. Le pied ! On se croirait en Camargue, les chevaux et les toros en moins.

Après Luçon, nous retrouvons des vallonnements, une circulation plus importante et des kilomètres sans grand intérêt. Le train-train quotidien du Diagonaliste, tout simplement. Une routine sans souvenirs particuliers, sinon que cette partie de la Vendée ne présente aucun charme touristique, ce qui est plutôt rare dans notre beau pays de France.

À La Roche-sur-Yon, nous choisissons un café en centre-ville, près d'un mini marché, pour déjeuner. Je suis à peine installé à une table, pendant que Jean-Pierre et Pierrot sont allés faire les achats, qu'un petit bonhomme entre en trombe et m'interpelle :

- *Vous êtes des diagonalistes ?*
- *Ben.. oui..*
- *Formidable ! Je vous offre un pot !*

Ce bonhomme plein de vitalité se nomme Raymond Barreau. C'est un ex-diagonaliste : 5 réussites à son actif, dont la dernière (d'Hendaye à Menton, je crois) en compagnie de Jean-Pierre Decouty, le Bordelais qui en était à sa 18^{ème}. Mais un gros échec l'an passé lors d'une tentative en solitaire de Perpignan à Dunkerque pour cause de canicule. Échec qui l'a beaucoup marqué car il a même quitté notre Amicale. Mais assurément sa passion est toujours vivace. Il hèle son épouse, qui vient se joindre à nous les bras chargés de sacs de provisions. Une conversation animée s'engage, tandis que nous ingurgitons nos « jambon - salade - yaourts - flancs - chocolat » quotidiens. Et quand l'heure du départ approche, Raymond sollicite et obtient l'accord immédiat de son épouse (de toute évidence, elle ne lui a jamais rien refusé quand il s'agit de vélo, du moins devant témoin)

d'aller se mettre en tenue pour « *nous faire un bout de conduite* », selon son expression.

Nous le retrouvons effectivement un quart d'heure plus tard à la sortie de la ville. Il est absolument enchanté, Raymond, de rouler une quinzaine de kilomètres à nos côtés. De nous accompagner, à notre allure, sans nous forcer. Il parle beaucoup car il sait bien la brièveté de ces instants de bonheur. Il nous dit qu'il nous envie de rouler ainsi à trois : « *Comme vous vous entendez bien... On dirait des frères !* ». Nous sentons une grande détresse dans ces paroles. Je comprends pourquoi il a craqué lors de sa dernière tentative. C'est dure une Diagonale en solitaire. Trop dure quand les conditions météorologiques sont défavorables. Je l'imagine seul, chétif fêtu de paille, balayé par la tramontane... puis écrasé par la chaleur. Quelle belle rencontre ! Salut Raymond ! Un jour ou l'autre, tu trouveras aussi le frère qui t'aidera à reprendre le chemin des Diagonales !

Il pleuviote périodiquement. Des giboulées, parfois intenses, nous contraignent à enfilez notre poncho. Le vent reste heureusement notre allié, modérément mais assidûment. Pas terribles, les paysages vendéens ! Notre première impression se confirme. Par contre, les bosses s'atténuent. Arrêt à Machecoul pour le premier goûter de l'après-midi. À la demande de Jean-Pierre (un fana du ballon ovale), la patronne du bistrot branche la télé et nous replongeons dans le quotidien "du monde ordinaire" avec la demi-finale du championnat de France de rugby. Brive mène devant la Section Paloise. « *Mais comme cette dernière fait le jeu, rien n'est fait* » nous assure notre expert. Nous n'en saurons pas davantage car il faut repartir.

J'avais prévu un contrôle à Chauvé, 23 km plus loin. Mais je n'avais pas vérifié le carnet de route d'assez près pour m'apercevoir qu'Annette et Marc Hehn⁷ avait déplacé ce contrôle à Machecoul ! Nous repartons une nouvelle fois sans pointer ! Deuxième erreur en deux jours ! Et nouvelle grosse angoisse de Pierrot que Jean-Pierre reconforte en lui affirmant que ça ne lui coûtera jamais que deux Pascals supplémentaires. Mes

⁷ Marc Hehn est le Délégué fédéral (FFCT) aux Diagonales de France, donc en charge, avec l'aide de son épouse Annette, des inscriptions, de l'établissement des carnets de route et de l'homologation des carnets.

petits camarades me font trop confiance. Si je me trompe rarement dans la lecture de la carte, je suis parfois très distrait... Je les invite à être plus vigilants à l'avenir.

Et tant pis, nous pointons à Chauvé (à 16h30) et je me promets de plaider notre bonne foi auprès de nos censeurs.

L'objectif désormais est le pont de Saint-Nazaire dont le passage sera le "sommet" de notre Diagonale. Nous l'apercevons au loin dès la sortie de St-Pierre-en-Retz, mais le chemin est encore long. Doucement, il grandit, se dresse vers le ciel et le voici enfin, majestueux. La pente nous paraît redoutable et nous glissons sans hésiter les chaînes sur le petit plateau. Mais ce n'était pas nécessaire. Le vent, toujours favorable, devient de plus en plus violent alors que nous gagnons en "altitude". Au sommet (60 m au-dessus de la Loire), c'est la tempête, qui ne nous empêche pas de faire un arrêt "panorama" sur l'étroit passage pour piétons.

Excité par cet instant magique, et abruti par les tourbillons de vent, je pose machinalement ma randonneuse contre la rambarde, je me dépêche de sortir mon Yashica, je fais un pas en avant pour mieux cadrer mes deux copains... Un grand bruit suivi d'un méchant coup de frein me glace d'effroi. Mon vélo gît en travers de la chaussée, moins de 50 cm devant le pare-choc d'une voiture. Il a été balancé et retourné comme une crêpe mon Berthoud, mon précieux percheron pourtant lourdement lesté de ses sacoches. À quelques centimètres près, la Diagonale et le Triangle se terminaient ici au sommet du pont de Saint-Nazaire ! C'est un véritable miracle que le vélo ne soit pas tombé une seconde plus tard et que le chauffeur de la voiture ait eu d'aussi bons réflexes (et freins !). Deux miracles dans la même journée (après la disparition de la douleur au genou), c'est mon jour de chance. Cherchez-moi vite un billet de la Loterie Nationale ! Tout de suite !

Remis de mes émotions et le vélo solidement remis à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter, je tire quand même deux clichés de cet instant désormais "historique" (pour moi au moins) avant de plonger vers les terres bretonnes.

Deux voitures stationnent en bas du pont. Je pensais que l'une d'elles appartenait à mes amis Yves et Geneviève de Saint-Nazaire, que j'ai prévenus de notre passage. Mais je suis déçu de voir

des inconnus au volant. Je m'arrête sur le bas-côté pour attendre mes copains. Jean-Pierre m'apprend que Pierrot arrive à pied car il a coupé une chambre en talonnant au passage d'un joint métallique et qu'une voiture - qui roulait en sens contraire - nous a fait des appels de phare... Nous réparons la crevaillon et repartons, pour tomber quelques centaines de mètres plus loin sur une voiture dont la vitre arrière est décorée d'une grande affiche portant la mention « *Bienvenue en Terre Celtique* ». Nous allons jusqu'au bistrot le plus proche pour présenter mes amis à mes copains et partager un demi bien mousseux et fort bienvenu.

Et de nouveau, notre Espace-temps a fondu comme neige au soleil, et nous devons repartir... derrière la voiture d'Yves et Geneviève qui nous guident jusqu'au départ de la piste cyclable de St-Nazaire-Bellevue à St-Malo-de-Guersac, village natal de mon ami. Superbe piste mais fort mal fléchée et quasi-introuvable pour les gens qui ne sont pas de la région. Le vent est toujours aussi furieux et nous pousse à près de 30 km/h. À la fin de la piste, Geneviève et Yves sont là avec un panneau « *Kenavo* ». Cet adieu en langue bretonne sera le mot fétiche des jours à venir. Pierrot s'en servira autant pour dire bonjour qu'au revoir. Mais quelle importance, puisqu'il le hurlait avec un immense sourire ? Dernier et bref arrêt pour faire nos adieux. Et en route la traversée de la Brière. Toutes voiles dehors !

C'est chouette la Grande Brière ! Contrée de terres et d'eaux, étrange et mystérieuse, bruisante d'une vie animale cachée sous les roseaux ployés par le vent, tigrée d'îles portant des petits villages aux belles maisons blanches, qui annoncent le Finistère.

Peu après la Chapelle-des-Marais, nous prenons une direction nord-ouest. En quelques kilomètres, la température chute de plusieurs degrés et le vent nous agresse. Il est 19h40' et nous décidons de dîner à la Roche-Bernard, dans l'espoir de faire avec plus de tranquillité les 40 km qui nous séparent encore de Vannes, lorsque le trafic de la N165 (très fréquentée en cette fin de samedi) aura un peu diminué. La journée a été fatigante, malgré un relief beaucoup moins agressif que celui de la veille. Mais le troisième jour est toujours un peu difficile. Nous choisissons, "au hasard", le premier restaurant sur la gauche à l'entrée de la

ville. Nous sommes les premiers clients car le service commence à peine. La patronne est jeune et sympathique, le patron un peu moins (sympathique et jeune). Jean-Pierre s'empresse de consulter l'annuaire du Morbihan, département dans lequel nous venons d'entrer, sélectionne un hôtel proche de la nationale à Theix, 9 km avant Vannes et envoie l'infatigable Pierrot jusqu'à la cabine téléphonique.

Pierrot revient peu après.

- *Alors ?*

- *Pas de chambre pour nous trois. Le patron nous propose deux chambres à 190 F, soit 380 F au total.*

- *Et alors, qu'est-ce que tu as décidé ?*

- *Rien. J'ai dit que j'allais demander au Chef.*

Alors Jean-Pierre avec le plus grand sérieux :

- *Et bien retourne lui dire que le Chef trouve que c'est trop cher...*

Ce "cher Pierrot" hésite un moment, puis choisit de s'asseoir pour déguster le demi qui l'attend. Notre trio comportait un "Papy", il vient de gagner un "Chef". Il serait étonnant que les événements à venir ne pourvoient pas notre taximan d'un qualificatif...

Nous décidons de coucher sur place - la patronne nous avait déjà proposé une chambre à trois places dont le fameux "grand lit", pendant que Pierrot était parti - et de partir à 4h00 du matin pour rattraper l'horaire du road book à Vannes (départ prévu à 6h00). C'est une sage décision car la N165 sera beaucoup plus tranquille.

Nos montures sont hébergées dans un garage spacieux ; les compteurs indiquent 262 km et une moyenne de 22,65 km/h. Toujours élevée grâce au vent de sud-ouest. Le dîner est un peu léger et trop "nouvelle cuisine" à notre goût. Extinction des feux vers 21h30. Pierrot, qui en a assez de coucher avec Jean-Pierre, m'a repassé la place. C'est bon signe : je ne suis plus le "papy malade" qu'il faut chouchouter. Peut-être parce que mes amis briérons ont dit que j'avais une "bonne mine". La chambre est spacieuse et très calme, les lits sont confortables, la nuit sera excellente et, une fois de plus, la sonnerie de mon réveil-matin viendra déchirer notre profond sommeil.

Dimanche 19 mai

LA ROCHE BERNARD - BREST

C'est la quatrième et dernière étape aujourd'hui. La plus belle dans une Diagonale, même quand on est un peu « à la ramasse » (pas complètement quand même, sinon c'est le drame !). C'est l'étape où une douce euphorie vient envahir progressivement tout diagonaliste et lui donner un sentiment d'invincibilité totale à l'approche du but.

Mais avant de pavoiser, il nous faut d'abord parcourir les 240 km qui nous séparent de Brest, surmonter la totalité du relief armoricain et dominer un vent de sud-ouest déjà soutenu à cette heure très matinale. Éole ne sera plus notre allié dans ce final. De plus, il est glacé. Combien fait-il ce matin ? 5° au maximum. Nous enfilons tout ce que contiennent nos sacoches. Jean-Pierre se chausse même de poches de plastique. La journée s'annonce à la fois euphorique et coriace.

Comme prévu la N165 est à peu près vide. Une dizaine de véhicules au plus en 40 kilomètres. Il me déplaît de traverser le pont de la Vilaine dans une telle obscurité, mais c'est la dure loi des Diagonales. Nous apercevons quand même tout en bas les lumières d'un petit port.

La route est longue jusqu'à Vannes, malgré des relais énergiques et le soutien des Figolu de Pierrot. Un petit arrêt que je réclame pour satisfaire un impérieux besoin naturel, nous permet de faire quelques hectomètres à pied pour réchauffer nos orteils, complètement ankylosés par le froid.

À moitié endormis, toujours engourdis et certains de trouver un "routier" sur la rocade, nous délaissions le premier embranchement « Vannes - centre-ville ». Cette ceinture me paraît interminable et monte continuellement. Mais rien ne se présente, pas même une station-service. Nous changeons de stratégie et décidons de "rentrer en ville" au niveau de la route de Rennes. Commence alors une longue errance au cœur de la préfecture morbihannaise. Pas un chat en maraude, pas un café ouvert, pas même l'odeur d'une boulangerie. Enfin un piéton perdu, mais « qui ne sait rien ». Furieux et dépités, nous nous résignons à faire un casse-croûte frugal avec les rares victuailles qui restent dans nos sacoches. Comme ça, sur un trottoir dans une rue lambda, au pied d'une boîte à lettres où je glisse une carte

postale, témoin de notre passage, de notre amertume... et de notre fringale. Rien d'ouvert à Vannes un dimanche matin à 6h30 ! Nous ne parvenons pas à y croire. Serions-nous trop optimistes ?

Nous nous empressons de quitter cette terre hostile aux diagonalistes matinaux, les dents serrées et sans le moindre "kenavo".

Heureusement, nous sortons assez facilement de ce labyrinthe pour prendre la D19 en direction de Ste-Anne d'Auray... où le même scénario manque de se reproduire. À 7h50', nous nous faisons "jeter" du seul hôtel ouvert, dans lequel on est pourtant en train de servir le petit-déjeuner à un autobus de Biterrois, en partance pour leur région après quatre jours de vacances (?) en Bretagne, sous la pluie et par un vent d'ouest glacial. Jean-Pierre, assisté de Pierrot, parvient bien à convaincre la jeune fille qui s'affère au service que trois cyclos montpelliérains, ajoutés à 50 touristes, ce n'est rien du tout. Même "l'assent" est identique. Rien à faire. La réponse du patron est péremptoire : « *Pas avant une bonne demi-heure quand nous aurons fini le service du car !* ». « *Dîtes les copains... Vous croyez qu'on y reviendra dans le Morbihan ?* ».

Encore plus fâchés et affamés qu'à Vannes, nous enfourchons nos vélos et reprenons la route vers la sortie de la ville. Heureusement que je traînaille un peu pour mettre mon casque, car lorsque, à la sortie du bourg, je me retourne pour jeter un dernier regard à la basilique, Sainte Anne prend pitié de trois pauvres mécréants affamés : j'aperçois un bistrotier qui lève le rideau de fer de son établissement. Je lance un appel à mes deux potes et nous nous précipitons chez lui, avec d'autant plus de fougue qu'une averse de grêle commence à s'abattre sur nos têtes. Dieu que c'est bon un chocolat bien chaud et de belles tartines beurrées, même si le pain est un peu rassis. Le soleil est revenu quand nous laissons notre sauveur, non sans avoir fait tamponner nos carnets de route à la page « Vannes », car une page vide, ça fait désordre. Merci Sainte Anne. Tu mériteras bien la visite de notre pape pèlerin en septembre prochain. Mais je n'ose imaginer une concentration de quelques dizaines de milliers de fidèles en ces lieux...

Nous quittons cette terre de sainteté, beaucoup plus guillerets, même si notre nourriture fût essentiellement matérielle. Notre moral est dé-

sormais revenu au beau fixe. Jean-Pierre frémit lorsqu'il aperçoit un groupe de cyclos, stationnés assez loin devant nous, au sommet d'une bosse. Notre "Chef" est le cyclo le plus convivial et charismatique que je connaisse. Et peut-être le seul qui s'intéresse à ce que font les autres, avant de s'oublier à parler de ses propres randonnées. Alors quand il rencontre d'autres cyclos, cela le met en transes. Des Bretons en plus. De la même race que ceux qui nous ont tant applaudi lors de notre Paris-Brest-Paris de l'an dernier. Ils sont là, une quinzaine, dans l'attente de retardataires et prêts pour le départ de leur randonnée dominicale. Nous nous approchons, convaincus que quelques-uns d'entre eux, sinon le groupe entier, rouleront un peu à nos côtés. Ne serait-ce que deux cents mètres. Puisqu'ils attendent... C'est un "bide" complet ! Nous passons à leur hauteur, sans même que l'un d'eux ne s'aperçoive de notre présence. Chevauchant leurs coursiers carbonés, l'écume déjà aux lèvres, ils ne rêvent déjà que de la "patate qu'ils vont coller aux copains dans la prochaine bosse." Je ne me souviens même pas que l'un d'entre eux ait répondu à notre salut ! Esprit FFCT, existes-tu encore ?

Oublions ce monde d'indifférence et concentrons-nous sur les richesses de la Bretagne. Tiens, sur cette superbe chapelle et son calvaire de granite ! Et ces landes vert sombre mouche-tées de l'or des touffes de genets ! Elle est belle la campagne bretonne, même si, aujourd'hui, le temps est froid, humide et venteux.

Nous traversons Hennebont, première cité enfin réveillée que nous rencontrons. Dès la traversée du Blavet, fortement encaissé, une longue bosse nous colle au bitume. J'avais prévu de prendre l'ancienne route de Plouay, mais je la rate. Manque de vigilance ou absence de panneau ? Nous nous retrouvons donc sur la nouvelle route, la D769, tracée au compas pour les automobilistes... et très désagréable pour les cyclos. Si je peux admettre l'utilité "automobilistique" de ces voies rapides, je ne parviens pas à comprendre pourquoi le fléchage des anciennes voies, idéales pour la circulation des deux roues, est si mal fait. Il me semble qu'il en est ainsi dans toute la province bretonne. Impossible de naviguer sans se perdre, même avec la carte Michelin la plus récente sous le nez. Quel dommage ! Nous avons,

dans ce secteur, énormément de choses à apprendre de nos voisins européens anglo-saxons.

Les longues lignes droites de la nouvelle D769, le vent latéral violent et les bosses m'usent progressivement. Le wagon-lit a rompu ses attelles. Jean-Pierre, qui a l'œil, comprend très vite qu'il ne sert plus à rien de chercher à m'abriter. Le gros coup de fatigue du quatrième jour est là. Alors il trouve un dérivatif pour occuper Pierrot (un portefeuille abandonné dans le fossé dont il convient de vérifier s'il ne contient pas encore quelques "pascals") et me laisse partir devant à mon rythme. Je pensais aller ainsi doucement jusqu'au Faouet, mais une fringale me prend et j'oblique vers Meslan. Mes copains, qui me suivaient « à vue », me rejoignent au centre du village. Ils m'interrogent gentiment sur mes intentions et, comme souvent quand j'ai un gros coup de fatigue, je leur réponds avec une agressivité qui les surprend. Pierrot file jusqu'à la boulangerie et moi, je fonce vers une "boucherie-bistrot" (ou l'inverse), tenue par une charmante petite vieille, qui trotte de son étal à son comptoir, pour servir une cliente à l'un et remplir le verre de deux ivrognes à l'autre. Elle trottera aussi pour nous puisque nous lui achetons jambon cru et terrine, que nous allons les déguster avec un demi de bière de l'autre côté.

Jean-Pierre tente depuis ce matin de savoir qui sont les deux finalistes du championnat de France de rugby. Il ne le sait toujours pas... et il n'arrive pas à le croire ! La Bretagne ignore tout de ce sport, sans lequel le Midi ne serait pas tout à fait ce qu'il est. Existe-t'il aujourd'hui un seul Languedocien ignorant le résultat des demi-finales qui se sont jouées la veille ? C'est hautement improbable. Existe-t-il un seul Breton le sachant ? Peut-être mais Jean-Pierre ne l'a pas encore rencontré. Il entame néanmoins une conversation avec les clients du bar. Certains d'entre eux présentent une dégénérescence alcoolique très avancée. Leur parler est chaotique, voire monosyllabique. Périodiquement, quand la patronne part faire la bouchère, l'un d'eux attrape la bouteille de rosé et sert une tournée, sans oublier de jeter quelques pièces sur le comptoir. Cette image de la vie quotidienne au cœur le plus

profond de la Bretagne morbihannaise⁸ est pleine de saveur. Nous quittons ces sympathiques ivrognes, sans rien avoir appris sur le championnat de France de rugby.

Repartir, il le faut car l'heure tourne. Bien re-vigorés par la charcutaille et un bon café, nous enfourchons nos vélos sous une pluie battante et glacée. Il est midi passé et la température est de 5°. Pas mal en Armorique, un 19 mai ! Heureusement, mon "coup de pompe" est passé.

Nous traversons Le Faouet puis Gourin avec un vent de face violent, mais sous le soleil. La route de Spézet (prononcer Spézette) passe par le col de Toull al Laëron, nouveau col récemment inclus dans le Guide Chauvot⁹. Ce n'est évidemment pas un hasard si notre itinéraire passe là. Ce nouveau-né est un vrai petit col malgré son altitude modeste (266 m). Au sommet, nous attendons Pierrot, retardé dans l'ascension par un besoin pressant (quand Pierrot commence à "poser", la fatigue n'est pas loin...), puis nous plongeons vers Spézet, cité farouchement bretonne si l'on en juge par les nombreux drapeaux blanc et noir qui la décorent.

Arrêt à Châteauneuf-du-Faou pour le goûter et le dernier coup de tampon de cette première Diagonale. Nous avons droit en prime à un défilé d'écoliers, précédés d'une imposante fanfare de binious ou mieux un bagad d'une bonne vingtaine de sonneurs pour utiliser le vocabulaire des spécialistes de l'Argoat.

La route de Pleyben est balayée par un fort vent d'ouest. Pierrot, toujours aussi fringant, assure la plus grande part des relais. Comme j'ai retrouvé des jambes, je m'amuse parfois à "monter" ma roue à la hauteur de son pédalier, ce qui a pour effet immédiat de déclencher une accélération. « *Le Papy, dans le wagon-lit, compris ?* ». Cela amuse beaucoup Jean-Pierre qui finit par nous faire une attaque "à la Pantani" dans une très longue bosse. Pierrot surpris renonce rapidement à défendre son hégémonie et se rassied en ronchonnant. C'est chouette une dernière

⁸ selon des statistiques citées par Jean-Pierre, le Morbihan est le département français doté de la plus forte consommation d'alcool par habitant.

⁹ répertoire des 8.000 et quelques cols de France, établi à l'origine par Robert Chauvot, puis complété chaque année par les animateurs du Club des 100 cols.

étape de Diagonale, et, quand tout va bien, c'est même le Paradis !.

Je crève à l'entrée de Pleyben, à l'arrière bien sûr. La réparation est conduite rapidement et, comme toujours, collectivement. Le plan de route prévoit un arrêt pour admirer le splendide enclos paroissial. Sous la conduite de Jean-Pierre, nous faisons une rapide visite de l'église qui possède de magnifiques statues polychromes et une voûte lambrissée, étrangement similaire à celle de la grande salle des pauvres de l'Hôtel-Dieu de Beaune.

Peu après St-Ségal, nous traversons Pont-de-Buis-lès-Quimerch, village natal de Georges Mahé. Un peu plus loin, autre arrêt près de la table d'orientation posée sur l'arête de granite qui domine Le Faou. Le panorama sur la rade de Brest est magnifique. Plongée rapide sur Le Faou où nous mettons en boîte la carte "Arrivée". À Daoulas, nous retrouvons la route empruntée lors de Paris-Brest-Paris. Les méchantes bosses pour atteindre Loperhet, puis Plougastel-Daoulas ne nous surprennent donc pas. Nous faisons un détour jusqu'au célèbre calvaire aux 180 (!) personnages, avant de plonger sur le pont Albert-Louppe. Une apothéose ce final ! Infiniment plus touristique que le parcours habituel par Landerneau et Guipavas. Cette arrivée sur Brest est un régal que nous dégustons à allure très réduite. Nous aurions même dû traverser le vieux pont à pied, comme des promeneurs du dimanche pour faire durer le plaisir encore plus longtemps !

Plaisir qui ne dure pas malheureusement car il reste un bon quart d'heure de bruit, de fumée, de pollution et de "serrage de fesses" pour gagner le centre-ville où se trouve l'hôtel de Police. Il est 19h45' (fin du délai à 22h00) quand nous y parvenons. Sébastien, le fils de Jean-Pierre, nous y attend et joue les metteurs en scène pour la photo finale, la plus importante, celle du succès.

Étape de 238 km, moyenne de 18,40 km/h. L'allure est moins rapide quand le vent change de sens !

Notre chambre à l'hôtel Astoria, où nous somme presque des "habitués" depuis notre Brest-Menton de l'an passé, est située au troisième étage, sans ascenseur. C'est excellent pour tester l'état de nos cuisses et la charge en toxines de nos mollets. Très bon aussi pour juger de

la récupération pendant la journée de repos. Dans l'immédiat, douche, ouverture des paquets de linge de rechange pré-expédiés à l'hôtel et départ vers la "meilleure crêperie de la ville" sous la conduite de ce cher Sébastien, expert en la matière puisqu'il est étudiant ici. Notre cicérone semble un peu gêné par notre accoutrement hors normes. Les passants se retournent sur nos colants et nos chaussures cyclos, et plus encore sur le blouson jaune fluo de Pierrot, qui progresse en sautillant une dizaine de mètres devant nous. « *Regardez, on dirait une luciole* » dit Jean-Pierre. Le voilà, le surnom que nous cherchions pour notre taximan. Le sobriquet qui manquait : le Chef, le Papy et la Luciole ! J'essaie d'imaginer quelle fable le grand La Fontaine aurait pu en faire ! Certainement pas une histoire de diagonalistes !

22h30, extinction des feux. Pierrot s'est octroyé d'autorité le petit lit solitaire, se privant à coup sûr de la télévision, placée au-dessus de sa tête. Il ne perdra rien car nous ne l'allumerons pas. Surtout ne pas casser l'ambiance. Restons « hors-le-monde » selon une expression de Bernard Gourrier (qui aurait pu être avec nous ce soir !). Il reste encore deux côtés du Triangle et 2.100 km à parcourir...

DIAGONALE PERPIGNAN - BREST - N° 96059

GILBERT JACCON, PIERRE LACOMBE ET JEAN-PIERRE RATABOUIL

FEUILLE : 2 / 2

JOUR	Cont	Localités	Distances		Horaire	Routes	Commentaires
			PARTIEL	cumul.			
18/05		ST-JEAN D'ANGELY		0	5h00	D939	Michelin 233 Michelin 232 Michelin 230 3ème étape : 294 km dénivelée : 665m moy. route : 20,5 km/h moy. gén. : 17,6 km/h durée : 16h30 route : 14h10
			29	29	6h30	D115 D114	
	C6	MARANS	33	62	8h00 8h30	D105e D9 D10a	
		LUCON	29	91	9h50	D746	
		LA ROCHE-SUR-YON	32	123	11h20 12h20	D2	
		SAINT-ETIENNE DU BOIS	25	148	13h30	D2 D81 D13	
		MACHECOUL	26	174	14h45 15h05	D13 D80 D605 D5	
	C7	CHAUVE	23	197	16h15	D5 D58 D213	
		ST-NAZAIRE-BELLEVUE	25	222	17h30 18h00	D974 D50 D4	
		LA ROCHE-BERNARD	31	253	19h30	N165	
		MUZILLAC	15	268	20h15		
	C8	VANNES	23	291	21h30 6h00	D779	
		19/05	ST-ANNE D'AURAY	17	17	6h50	
		HENNEBONT	30	47	8h20 9h00	D769 (ancienne) D769 (nouvelle)	
	LE FAOUE	32	79	10h40	D769 D301		
	GOURIN	17	96	11h35 12h30	D301 D17 D117		
C9	CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU	20	116	13h45 14h00			
	PLEYBEN	14	130	14h45	D117 D770		
	LE FAOU	26	156	16h00			
CF	BREST	32	188	18h00			
	19/05	FIN DU DELAI			22H00		

Distances	
part.	cum.
16	295
17	272
18	291
19	188

Lundi 20 mai - INTERMEDE BRESTOIS

À l'issue d'une nuit calme et sereine, je me présente en première position pour prendre le petit-déjeuner, poussé par une faim gargantuesque : il est presque neuf heures et les crêpes sont absorbées depuis belle lurette...

Petit-déjeuner traditionnel "à la française". En avalant mes maigres tartines, je pense aux somptueux "cafe da manha" du Brésil¹⁰. En attendant mes copains-marmottes, je rédige une bonne vingtaine de cartes postales, pour la famille, pour les amis...

Deux dames d'âge plutôt mûr que moyen, se présentent dans la salle. L'une d'elles se déplace avec difficulté, assistée par son amie. J'apprends que ce sont deux sœurs qui sont en vacances à Brest depuis 5 jours. Et j'ouvre encore davantage mes oreilles quand elles racontent leurs tristes aventures à la patronne. La veille, après cinq journées de tourisme complètement gâché par la tempête, l'une d'elles a glissé sur le trottoir. Bilan : une méchante entorse de la cheville et mille difficultés pour obtenir des soins un dimanche après-midi. Impossible aussi de trouver une paire de béquilles, indispensables pour le voyage de retour vers la Lorraine où elles résident. Leur train quittait Brest à l'aube et elles n'ont pas pu le prendre ; « *Nous sommes obligées de conserver la chambre ce soir. J'espère que ça ne vous pose pas de problème...* » s'inquiète la valide, la voix inquiète. « *C'est impossible, tout est réservé* » répond la patronne, après avoir consulté son livre. « *Je suis absolument désolée, mais il faut que vous libériez votre chambre en début d'après-midi.* » La patronne prend son téléphone pour chercher une chambre chez une collègue. Après plusieurs tentatives, elle trouve... un hôtel assez proche, mais plus étoilé et deux fois plus cher ! Quand on est dans la m..., on y est vraiment jusqu'au cou. Je doute que ces braves frangines conservent un souvenir agréable de leurs vacances en Bretagne ! À moins que la seule motivation de leur voyage ait été un amour immodéré des crêpes. Auquel cas, elles ont gagné un sursis de 24 heures.

Pierrot se présente, déjeune en cinq minutes et part faire un tour à vélo, soit disant "pour découvrir la ville". peut-être bien aussi parce qu'on lui a dit que les pros du Tour de France roulaient pendant leur journée de repos... Il revient $\frac{1}{2}$ heure plus tard, très satisfait de l'état de ses jambes et de sa forme générale. Il a même trouvé le resto où nous pourrions faire le plein de glycogène, en se bâfrant de pâtes à bon prix. Aujourd'hui, il a troqué le blouson jaune de la Luciole contre un Goretex bleu.

Jean-Pierre vient déjeuner à son tour et, comme il en a l'habitude, jette un coup d'œil aux titres des journaux. Mais l'actualité est sans intérêt car il ne relève rien. À moins qu'il soit, comme moi, complètement immergé dans notre grand projet et loin, très loin, de ses sujets d'intérêt habituels.

Nous descendons jusqu'au garage pour bichonner nos montures : un bon coup de chiffon, quelques gouttes d'huile, une nouvelle plaque de cadre. Elles portent désormais le dossard "Brest-Strasbourg". La phase de préchauffage vient de commencer.

Après les pâtes, Sébastien nous quitte pour aller bosser à la préparation de ses examens. Nous faisons un petit tour digestif autour de la rade et de l'arsenal. Une Renault 4L bleue de la Marine Nationale stoppe devant un passage pour piétons au moment où nous allons traverser. Les deux cols bleus à bord nous saluent militairement. Il nous a semblé que leurs regards étaient fixés sur Pierrot. Avec ses jambières et la capuche de son Goretex, ne l'auraient-ils pas pris pour un commando ? Pierrot Lacombe, chef du 2^o commando d'intervention et héros des hommes-grenouilles de la Marine nationale ! C'est du moins ce que Jean-Pierre s'efforce de faire croire à notre ami, tant le salut des deux marins a été spontané et respectueux...

13h-17h ; sieste et farniente total ! Quoi de mieux pour récupérer ?

18h : Sébastien est de retour. Nous lui remettons nos colis Diligo, contenant maillots et cuisards sales. Le mien contient aussi les carnets de route de la première Diagonale. Pourvu que la Poste ne déconne pas !

¹⁰ où j'ai vécu durant une bonne dizaine d'années dans la période 1975 - 1987

Dîner agréable et copieux dans un micro-restaurant italien tout proche de l'hôtel. Service mené de "main de maître" par une serveuse toute jeune et mignonne, seule et novice de surcroît, mais très dynamique et parfaitement efficace, sans pour autant perdre son humour. C'est beau la jeunesse !

Coucher et extinction des feux dès 21 h. Demain la journée s'annonce rude.

Mardi 21 mai

BREST - LA GUERCHE de BRETAGNE

Drinnng... 4h15. Déjà ? On s'habitue vite au farniente. Mais, c'est fini la bulle.

Et le train-train habituel se remet en route. Nous prenons le temps de vider les Thermos de café préparés la veille par la patronne et de "déguster" quelques Figolu. Nous entrons dans l'Hôtel de Police quelques minutes avant cinq heures. La nuit a été calme et l'ambiance est détendue. « *Bonne route Messieurs et bonne chance !* » Rien ne les étonne plus ces pandores. La bonne étoile qui nous assiste depuis Perpignan est, elle aussi, réveillée car le ciel est bien dégagé et aucun souffle d'air ne se manifeste.

C'est presque les yeux fermés que nous prenons la route de Guipavas. C'est la troisième fois en un an pour Jean-Pierre et pour moi. Après Brest-Menton en juin et Paris-Brest-Paris en août, la sortie de Brest n'a plus de secret. Pierrot, pour qui c'est une première, reste derrière. C'est bien la première fois depuis le départ. De plus, il se plaint d'un genou. Comme je n'ai pas l'air de le prendre au sérieux et que je lui reproche de vouloir un massage aussi miraculeux que celui que m'a fait Jean-Pierre à Surgères, il se renfrogne un peu plus. Diable, serait-ce sérieux ? Le pire est à craindre car nous avons déjà connu un Pierrot souffrant d'une tendinite dans une randonnée de 600 km entre Montauban et Barcelone, et ce n'est pas vraiment joyeux. Heureusement la douleur disparaîtra aussi subitement qu'elle était venue dans la facile ascension du Roc Trévezel où notre Luciole reprendra sa position d'avant-garde.

L'Elorn, la rivière de Landerneau, est toujours aussi démunie d'eau et rempli de vase. J'essaie de calculer la probabilité de traverser cette cité trois fois en un an, à l'heure de la marée basse. Faible quand même... À moins qu'un barrage anti-

marée empêche toute remontée du flux ? C'est peut-être ça. Je trouve que c'est bien dommage car cette ville a beaucoup de charme, et doit en avoir encore bien davantage quand l'eau vient recouvrir cette vase peu sympathique et replacer les barques de pêche dans une position plus élégante.

Comme l'an passé, c'est à Sizun que nous jetons la carte de départ dans la boîte, en face du cèlèbre enclos paroissial. Avec une différence pourtant : cette fois-ci, le ciel ne pleure pas !

Le Roc Trévezel est tout ensoleillé. Comme il est rare de le voir ainsi ! Le panorama vers le sud est admirable : des langues de brume se prélassent dans les vallons encore privés de lumière. Au loin, à l'horizon se dessinent les reliefs des Montagnes Noires. J'aurais voulu m'attarder un peu, mieux graver dans mon esprit ce splendide tableau... mais la luciole d'avant-garde a déjà plongé dans la descente, la "tête dans le guidon".

Cette fois-ci nous restons sur la D764, qui conduit directement à Carhaix. Pas de détour par Huelgoat et sa superbe forêt, comme nous l'avions fait l'an passé, sous la conduite du Sariste¹¹ Victor Rosnen, moyennant six kilomètres supplémentaires, sous un crachin si fréquent en ces lieux que notre accompagnateur, bras et cuisses à nu, avait complètement ignoré. Un bon souvenir quand même. Un an déjà ! Comme le temps file au triple galop !

Nous nous arrêtons pour déjeuner dans le même bar que l'an dernier. Le patron qui nous avait gavé de pain et de bon beurre salé est toujours là. Et avec Jean-Pierre, nous avons l'impression de venir chez un ami. Le café n'est pas encore servi que Victor Rosnen ouvre la porte... et marque un temps d'arrêt car il avait été prévenu du passage d'une autre équipe (René Boulet, semble-t-il) partie de Brest une heure avant nous, en direction de Menton (je crois). Il est sapé comme un grand patron, Victor. Rien à voir avec le cyclo mouillé de l'an dernier. Mais l'habit n'y change rien, l'homme est toujours aussi peu bavard. Nous obtenons difficilement une signature sur nos carnets de route, avant qu'il ne retourne à son bureau sans même prendre le temps de boire un café en notre compagnie. Il nous apprend quand même qu'il a l'intention de faire une

¹¹ cf. note page 5

Diagonale cette année par un tracé sur des routes « exclusivement très secondaires, voire blanches sur la carte Michelin ». Il ne faut pas avoir peur ni des bosses, ni des kilomètres supplémentaires, ni des erreurs de pilotage ! Mais quand on a une longue carrière de bon coureur de 1^{ère} catégorie et une demi-douzaine de Paris-Brest-Paris en moins de 60 heures dans son palmarès, on peut se permettre (presque) toutes les fantaisies au cours d'une Diagonale.

L'estomac bien rempli de tartines au beurre salé et de crêpes, nous reprenons notre pèlerinage vers l'est en direction de Rostrenen (le trafic des camions est fort désagréable sur cette N164) et Silfiac que nous atteignons sous une bonne giboulée. Le vent d'ouest s'installe progressivement et nous permet de forcer l'allure afin d'atteindre Pontivy avant l'heure de fermeture des magasins. Il est 12h20' quand Pierrot et Jean-Pierre pénètrent dans le Super U tandis que je vais retenir une table dans le même bistrot que l'an passé. Il n'a pourtant rien de bien séduisant ce bar à l'allure louche. Mais un pèlerinage est un pèlerinage. Nous aurions peur de perdre le fil d'Ariane que nous avons si bien tressé et que nous avons déroulé sans la moindre défaillance jusqu'à Menton. Pourtant nos routes vont se séparer à moins de 100m de là, dès la sortie du pont qui enjambe le Blavet : vers Menton, c'est à droite ; pour Strasbourg, c'est à gauche. Je suis certain que Jean-Pierre ressent la même impression que moi : notre nouvelle Diagonale commence vraiment de l'autre côté du Blavet.

Il est 13h20 quand nous quittons Pontivy, ville à la géométrie napoléonienne, en direction de Rohan. La D2 est une route tranquille, mon compteur indique déjà 140 km, le soleil est là, le vent d'ouest ne mollit pas, bref tout va vraiment très bien. Mes deux camarades sont euphoriques. Le premier hurle des bonjours à droite comme à gauche, aux humains comme aux vaches qui nous regardent passer. Le second y répond par un "Kenavo" qui laisse les bénéficiaires de ces civilités quelques peu pantois quand ils sont à deux pattes, et indifférents quand ils ruminent. Quelquefois le Kenavo précède le Bonjour, ce qui n'arrange rien. Et que dire de la perplexité des braves Bretonnes pliées à angle droit sur une planche de salades quand Jean-Pierre, soucieux de leur colonne vertébrale, leur lance des « *Pliez les genoux ! Il faut*

plier les genoux ! ». Pour ma part, je me contente de goûter à fond ces moments de bien-être et de vrai bonheur. Je sais qu'ils ne dureront pas et il ne faut pas les négliger. La campagne est si belle depuis ce matin. Le soleil, qui joue avec les nuages, fait parfois exploser de lumière les murs immaculés de petites maisons de granite, presque toujours fleuries des "pieds à la tête". C'est très beau le Finistère !

À la Trinité-Porhoët (quel nom !), nous faisons un court-arrêt pour commémorer notre double passage lors de Paris-Brest-Paris. Le jeune patron - un motard - analyse notre parcours et nous conseille de prendre une petite route forestière pour rallier Paimpont. Conseil que nous suivrons et qui nous vaudra un bon kilomètre supplémentaire. Je me souviendrai de la leçon : il ne faut jamais changer le parcours prévu en cours de route, sauf cas de force majeure !

C'est sous les capes de pluie que nous pénétrons dans la forêt de Paimpont, la fameuse Brocéliande. Quand la pluie s'arrête, l'asphalte se met à fumer et les premiers rayons de soleil viennent percer le feuillage de hêtres séculaires. Qu'ont-ils vu ces vénérables au cours de leur très longue vie ? Peut-être les chevaliers du roi Arthur se cachent-ils encore dans ces brumes fugaces qui courent dans le sous-bois ? Nous traversons des instants magiques...

Trop courts, car dès le village de Plélan-le-Grand, nous retombons dans notre époque. C'est l'heure du goûter et nous en profitons pour retirer les ponchos. Il est 16h45', le moment de faire le plein, même - et surtout - quand tout va bien.

Rapide pointage de nos carnets à Guichen dans la boutique d'un vélociste à qui j'achète une chambre à air neuve. Bonne initiative - prémonition, jugeront certains - puisque je crève 20 km plus loin, peu avant d'entrer à Janzé. Malgré ces petits tracassés, il n'est pas encore 21h00 quand nous arrivons à La Guerche-de-Bretagne, au terme d'une étape de 292 km, réalisée à plus de 22 km/h de moyenne, avec le soutien quasi-permanent de notre copain Eole.

Dans l'hôtel « Les Routiers » de La Guerche, le garage à vélos est un couloir que l'on atteint par un vrai labyrinthe et la chambre, assez médiocre, est située au troisième étage (sans ascenseur).

Mais le service de restaurant est assuré par deux donzelles très mignonnes, ce qui ne manque pas de réveiller chez mes camarades des appétits machistes jusqu'alors émoussés par un abus d'heures de selle. Je ne parviendrai pas à lancer une conversation sérieuse durant ce dîner. Pierrot ne quitte pas des yeux les cuisses très découvertes de la rousse qui nous sert et Jean-Pierre, qui lui fait face, se dit qu'il est tombé sur le mauvais côté de la table et doit se contenter de rares et furtifs plongeurs dans un décolleté largement échancré. Assurément frustré, il se lâchera en portant sur son carnet de route « ... *Les Routiers et sa Rousse excitante nous attendent à l'étape. Fantômes masculins. Aujourd'hui, les jambes ont très bien tourné.* »

Je m'endors sur des images floues de Lancelot du Lac, lancé au grand galop sur une splendide haquenée. Il emporte, sur la croupe de sa monture, une magnifique créature à moitié nue et à la chevelure de feu...

Mercredi 22 mai

LA GUERCHE de BRETAGNE - JANVILLE

Départ à 5h00... comme d'habitude. Il ne fait pas chaud du tout ce matin. Après quelques kilomètres, nous quittons l'Ille-et-Vilaine pour entrer dans la Mayenne. Direction Craon et Château-Gontier. La route est souvent rectiligne, mais son profil rappelle la grande houle des chaussées berrichonnes, même si les bosses sont moins longues et moins accentuées. Le vent souffle du sud ce matin, et comme notre direction est plutôt sud-est, il ne nous aide point... « *La traversée de la Mayenne sera longue.* » note Jean-Pierre.

Vers 6h00, l'aube commence à poindre. « *J'ai mal au cul...* » marmonne Pierrot, qui traîne ce matin. Nous l'encourageons, mais il semble vraiment souffrir car il roule beaucoup en "danseuse", ce qui est inhabituel pour lui. « *J'ai vraiment mal au cul...* » insiste-t-il. Que pouvons-nous y faire ? L'inquiétude nous gagne car un Pierrot en difficulté, c'est en général très mauvais pour l'Espace-temps. Et tout à coup, un hurlement... de soulagement : « *J'sais pourquoi j'ai mal... J'ai gardé mon slip!* ». Arrêt immédiat, éclat de rire et spectacle, dans le jour naissant, d'un strip-tease express au bord de la route.

Cinq minutes plus tard, nous repartons. Pierrot reprend illico sa place en avant-garde. La routine quotidienne est rétablie. Décidément notre Luciole a du mal à mettre la machine en route le matin. Il va falloir le surveiller et lui établir une check liste du genre : *1) enlever son slip avant d'enfiler son cuissard... 2) ne pas piquer les chaussures de son camarade... 3)...*

Arrêt petit-déjeuner sans histoire ni originalité à Château-Gontier (il est 7h05' à notre arrivée et nous sommes chanceux de trouver un bar déjà ouvert). Arrêt pointage dans un garage Renault à 8h35' à Grez-en-Bouère. La "houle" s'accroît... Nous plongeons vers la vallée de la Sarthe et les bourgades défilent : Sablé, dominé par son imposant château (où nous ne penons même pas le temps de déguster quelques "sablés"), Parcé, resserré autour de sa belle église romane, Malicorne dont le nom m'évoque un groupe de musique et de chants médiévaux, qui a connu une belle célébrité il y a une vingtaine d'années. Le vent nous est franchement contraire dans ce secteur. Heureusement, peu après la Fontaine St-Martin, notre route s'oriente vers le nord-est et notre meilleur supporter depuis le départ de Perpignan, nous manifeste à nouveau sa sympathie.

L'heure du repas approche et, comme chaque jour, Pierrot se met à piaffer en tête de notre convoi. Jean-Pierre maugrée et se laisse même aller à une vraie gueulante, signe qu'il traverse une passe difficile (cette journée sera d'ailleurs la plus laborieuse de tout son Triangle). Et comme toujours, quand rien ne va, il crève. Pendant que nous réparons, Pierrot s'avance jusqu'à Ecommoy pour faire les courses. Et comme, il y a deux routes pour gagner le centre-ville, on se cherche un peu... Mais tout rentre dans l'ordre et nous trouvons facilement un café-bar accueillant pour débarrasser nos victuailles habituelles : tomates, jambon, barquette de salade... de je ne sais plus quoi, fromage, chocolat... Plus un demi et un café. On ne peut pas dire que Pierrot varie beaucoup nos menus... Mais puisque cela nous convient et que nous ne râtons pas !

Départ à 13h15' précises vers Grand-Lucé (qui c'est celui-là ?) et St-Calais où nous faisons viser nos carnets dans un garage... Renault. Un représentant qui jette un coup d'œil à notre visa précédent en déduit que notre raid est patronné par

Renault... Nous n'essayons même pas de le dé-tromper. Jean-Pierre se plante devant une carte de France. Il est impressionné - et il y a de quoi ! - par tout le chemin que nous avons parcouru en moins de deux jours ! Nous atteindrons bientôt la verticale de Paris et la moitié de notre longue traversée d'ouest en est.

Mais quelle mouche a piqué mes deux zigotos dans la bosse à la sortie de St-Calais ? Pourquoi cette allure excessive ? Auraient-ils pensé, en découvrant sur la carte tout le chemin que nous avons parcouru, que nous étions déjà aux portes de Strasbourg ? Le Chef a-t-il voulu "en mettre une" à la Luciole ? Je ne le sais pas, mais je les vois filer au loin et s'engager comme des fous dans la descente. Je crie, je hurle car je suis presque certain qu'ils vont rater la route à gauche, vers Mondoubleau. Mais ils sont déjà trop loin et ne peuvent pas m'entendre. Comme prévu, ils ratent la première route ; celle que j'avais retenue. Ce qui m'oblige à me taper un kilomètre supplémentaire en compagnie des camions. Je ne suis pas content du tout et quand je les rejoins au croisement suivant, où ils m'ont enfin attendu, je leur crie ma colère et passe sans m'arrêter, alors qu'ils me tournent le dos pour soulager leur vessie. Mais mon coup de sang ne dure pas et je réalise que moi aussi, j'ai grande envie de me soulager. Alors, je ralentis. Pierrot revient le premier, en avant-garde comme toujours, pour évaluer l'amplitude de ma colère et requérir mon pardon. Il le fait d'une manière à la fois si juvénile et si drôle que j'éclate de rire. L'incident est clos. Il n'a pas duré cinq kilomètres. Jean-Pierre nous rejoint en silence. Je pense que chacun de nous trois rumine la même chose : aussi solide et unie soit-elle, une équipe de diagonalistes est bien fragile ! Beaucoup en ont fait la douloureuse constatation.

Heureusement pour moi, le temps se met à la pluie dès la sortie de Mondoubleau et un providentiel arrêt "poncho" me permet de libérer ma vessie à mon tour.

Le train-train reprend agrémenté du flic-floc des gouttes de pluie sur mon casque. L'averse cesse à peu près au moment où nous entrons dans Cloyes-sur-le-Loir, coquette petite bourgade que nous traversons par une rue bordée de maisons très anciennes. Arrêt-goûter dans un bar, dont le mur est décoré d'un gigantesque poster, représentant un château que je m'étonne de n'avoir pas

encore vu, compte-tenu de son importance. Le patron, un brun à moustache à peine aimable, nous lâche en bougonnant que ce château est celui de Montigny-le-Gannelon, situé à deux kilomètres au nord de la ville.

Et c'est reparti, toujours sous les ponchos car la pluie est aussi répartie. L'original du château, grandeur nature, a remplacé l'affiche du bistrot. C'est une puissante citadelle, posée sur une colline dominant la vallée du Loir. Ce Gannelon là est un ancien abbé de Saint-Avit à Châteaudun, qui hérita de cette forteresse au 11^{ème} siècle. Il ne doit rien au Ganelon qui aurait trahi Roland à Roncevaux et qui, pour cela, aurait été vilainement exécuté. D'autant que les historiens s'accordent aujourd'hui à penser que le traître Ganelon n'aurait pas plus existé que l'épée Durendal qui refusa de se briser sur le rocher. Tout ça, c'est de la légende. Il n'empêche que Gannelon doit-être un nom bien lourd à porter, même écrit avec deux "n"...

Quelques kilomètres plus loin, nous tombons sur la redoutable N10. Et je comprends très vite que j'aurais mieux fait de passer ailleurs pour gagner Châteaudun : c'était possible en restant dans la vallée du Loir. Parce que la N10, c'est tout simplement l'Enfer ! Les camions se suivent par groupes de cinq, six, dix... Derrière chaque série, quelques véhicules légers prêts à bondir et un court intervalle avant le convoi suivant. Comme la pluie a redoublé de violence, nous sommes giflés en permanence par les paquets d'eau projetés par les roues. Par un étroit soupirail ouvert entre la capuche de ma cape et le dessus de mes lunettes complètement embuées, mon regard est hypnotisé par la ligne blanche que je m'efforce de laisser le plus possible sur ma gauche. Je roule à la limite du bas-côté, évitant de faire le moindre écart au passage du véhicule qui, toutes les dix secondes, me glace le sang. Jean-Pierre vingt mètres devant, Pierrot trente mètres derrière, nous fonçons au maximum de nos possibilités (25, 27 km/h ?) pour sortir au plus vite de cet enfer... Jamais une ligne droite de 7 km ne m'aura paru aussi interminable !

Je n'ai rien vu de Châteaudun, ville-charnière entre Perche et Beauce, connue pour son château et désormais inoubliable pour moi à cause de son infernale N10. Enfin nous voici sur la D927, désertée et plate comme un plan d'eau au repos.

Nous nous arrêtons près de la première cabine téléphonique que nous rencontrons car il est l'heure de penser à l'hébergement de ce soir. Il est déjà 18h30 et nous ne sommes qu'à 50 km du terme de cette étape, prévu à Toury. Et bien, ce ne sera pas Toury car l'hôtel ne répond pas. Jour de fermeture sans doute. Jean-Pierre essaie celui de Bazoches-les-Gallerandes (ah ! quel nom sympathique !), situé 10 km plus loin (toujours ça de gagné pour demain) mais le patron ne peut rien pour nous : son établissement est complet... et ça fait belle lurette que cela n'était pas arrivé ! Il en est le premier surpris... Bref, notre Chef réussit à négocier une chambre à trois lits à Janville (4 km avant Toury, avec dîner garanti... si nous n'arrivons pas trop tard).

Jean-Pierre libère Pierrot, qu'il avait momentanément transformé en « porte-vélo » stoïque, en glissant la roue avant entre ses jambes, et nous partons à l'assaut des platitudes beauceronnes. Pas très marrant pour un cyclo ! Pas un virage, pas une ondulation de terrain, pas un repère. Et il se remet à pleuvoir. Nous entamons une valse à cinq temps, entre "je bâche", "je débâche", "je mets le Goretex", "il fait trop chaud !" et "j'enlève tout"... Pierrot, comme à son habitude quand l'heure du repas approche augmente l'allure et s'en va. Jean-Pierre - c'est vraiment sa mauvaise journée - ronchonne après la Luciole, qui pourtant n'en fait pas davantage que les autres jours... et ralentit. Je comprends qu'il a besoin d'être seul et je rejoins Pierrot pour lui imposer un 22 km/h, bien suffisant pour arriver à l'heure du dîner. Toute en surveillant Jean-Pierre du coin de l'œil. Il ne perd plus rien sur nous..., mais cette "morne plaine" (selon son expression) ne l'inspire manifestement pas. C'est son Waterloo, en attendant demain qui devrait être son Austerlitz puisqu'un col (modeste certes !) est prévu au programme.

Nous nous regroupons à Allaines, au croisement de la N154. Il ne reste que 5 km pour atteindre l'hôtel des Sabots d'Or de Janville, où nous arrivons à 20h40'. Mon compteur indique 276 km et notre moyenne journalière a été de 21,8 km/h. Pas mal avec les ondulations du terrain, les secteurs de vent défavorable et la pluie. La soit-disant "mauvaise journée" de Jean-Pierre me semble plutôt avoir été une journée simplement "un peu moins bonne".

L'hôtel est vieillot, mais l'accueil est très correct. Le patron, compréhensif, nous trouve un petit réduit pour faire dormir nos vélos ; la patronne, énergique, essaiera de nous estampiller un chouia sur le prix de la chambre, mais nous remboursera le trop-perçu sans rechigner, la serveuse, ni rousse, ni décolletée, nous sert un copieux dîner campagnard, que nous prenons aux côtés d'une joyeuse bande d'ouvriers, temporairement affectés sur un chantier local (je ne sais plus quoi exactement, mais c'est lié au conditionnement des céréales...).

Un peu plus tard, nous nous endormons, repus et satisfaits, en rêvant de lignes droites. Une odeur de linge humide (qui, de toute évidence, n'arrivera pas à sécher d'ici demain) flotte dans la carrée. Bah ! Demain est un autre jour !

Jeudi 23 mai JANVILLE - WASSY

4h35'. Nous avons avancé un peu le départ ce matin, pour compenser les 4 km de Janville à Toury que nous aurions effacé hier. Et nous avons un rendez-vous marqué à 8h30 à Nemours, pour un casse-croûte chez Jacquot et Noëlle Violette, les beaux-parents de ma fille.

Pour poster une carte prouvant notre passage à Toury, nous perdons un bon quart d'heure à la recherche d'une boîte. Excès de zèle sans doute puisque nous avons fait pointer nos carnets à Janville, mais le règlement est fait pour être respecté... et nous avons fait assez de bêtises entre Perpignan et Brest.

Zut ! La pluie revient. Il faut mettre les capes ! Et merde ! Voilà Pierrot qui crève, sous la pluie et en pleine nuit ! Aie, aie, aie, c'est très mauvais tout ça pour le rendez-vous ! Il y a quand même un avantage à traverser la Beauce dans l'obscurité nuit : on ne voit ni la longueur des lignes droites, ni la monotonie du paysage.

Il pleut toujours quand nous arrivons à Pithiviers un peu avant 6 heures. Le premier bistrot que nous rencontrons est ouvert. Il est tenu par un basque jovial et gigantesque par son tour de taille. Je n'ai pas très bien compris comment il a fait pour venir s'égarer ici : est-il possible de préférer ces horizons ternes où seuls quelques silos à blé et quelques clochers rappellent qu'il existe une troisième dimension sur notre Terre,

aux merveilleux paysages du Pays Basque ? La raison ne peut être qu'un grand amour... ou une malencontreuse erreur d'aiguillage. Il n'arrête pas de causer, ce bavard des Pyrénées atlantiques. Aussi bien avec nous qu'avec les clients qui défilent malgré l'heure précoce et semblent apprécier cette jovialité communicative. Peut-être s'en servent-ils comme réveille-matin de ce fort en gueule comme en ventre. En tout cas, le brave homme ne lésine ni sur le pain, ni sur le beurre, ni sur la confiture. Nous repartons une demi-heure plus tard, dans de bien meilleures dispositions qu'à notre arrivée ? Vive les Basques !

La pluie s'est enfin arrêtée... et la morne plaine beauceronne aussi. Nous forçons un peu l'allure vers Puiseaux et Nemours où nous arrivons avec un petit quart d'heure de retard sur nos prévisions. Jacques Violette nous attend, un journaliste des "médiats" locaux à ses côtés. Le pigiste fait son boulot (photo des "héros" et petite interview) pendant que nous avalons les œufs au plat mijotés par Noëlle. Je n'aime pas trop cette médiatisation car il y a belle lurette que je ne fais plus confiance aux "journaloux" ; mais ce n'est pas l'opinion de Pierrot qui frétille de fierté, à savoir que nous serons à l'honneur dans les "feuilles de choux" locales. Pour lui - et beaucoup d'autres - les médias, c'est l'assurance de la notoriété !

Mais l'Espace-temps fond comme neige au soleil et nous devons penser à repartir. C'est d'autant plus pénible que nous avons l'estomac bien lourd après nos deux repas matinaux et que nos amis Violette sont fort sympathiques. Jacquot nous explique l'accès au nouveau pont sur l'A6, grâce auquel nous gagnons un bon kilomètre. Nous arrivons assez rapidement à Montereau-Fault-Yonne, petite ville-charnière entre Ile-de-France, Champagne et Bourgogne. Elle a été posée exactement là où l'Yonne tombe ("fault" en vieux français) dans la Seine. C'est aussi sur le pont que le duc bourguignon Jean fut assassiné par les Armagnacs de Charles VII le 10 septembre 1419. Il faut dire que ce Jean, soi-disant sans peur, avait fait assassiner douze ans auparavant le beau Louis d'Orléans, oncle et peut-être (?) père du roi¹².

¹² soupçon de bâtardise qui a obsédé le pauvre Charles VII, jusqu'à ce que Jeanne qui entendait les Voix Célestes et savait donc tout, parvienne à le convaincre que Charles VI, le roi fou, était bien son père. Fils de fou ou bâtard du

Car la Reine Isabeau de Bavière, qui fabriqua plus d'une douzaine de rejetons royaux (dont Charles VII fut le onzième, je crois), eut aussi beaucoup d'amants. Avec un mari schizophrène, elle a bien des excuses à faire valoir. Ah, les femmes, que notre Histoire serait terne, sans Elles ?

Je rassemble ces souvenirs de lecture en traversant cette cité très active. Nous franchissons le confluent Seine-Yonne par deux ponts successifs.

Le soleil est revenu, le vent a retrouvé son "secteur ouest", comme disent les marins, et nous a "repris en main" sur la très tranquille D18 par laquelle nous remontons le cours de la Seine. Il fait presque chaud et pour la première fois depuis le Midi toulousain, nous pouvons rouler en cuisards courts. Le profil est à peu près plat, mais le paysage n'est pas trop monotone. Il n'y a pas grand-chose à voir, certes, mais les kilomètres ne sont pas trop longs. Pierrot caracole devant, s'arrête pour "poser" et revient sur nous comme un coureur. Il est en très grande forme, notre compère Luciole ! De toute évidence, l'allure est insuffisante pour lui. Mais, personnellement, elle me convient très bien et, comme nous sommes en avance sur notre plan de marche, je ne vois aucune raison pour accélérer le rythme. Au contraire, je suggère même de rompre la routine habituelle, en faisant pour la première fois depuis notre départ de Perpignan, de déjeuner dans un restaurant.

Ayant obtenu l'accord de mes compagnons, c'est à Hermé, où un contrôle est prévu, que nous entrons "Chez Monique", petite auberge sans apparts extérieurs. Il est midi moins dix, l'heure idéale pour être servis rapidement. Deux individus discutent près du bar. Leur voix est fortement épaissie par l'alcool.

- « *Monique, t'as des clients* » hurle l'un d'eux.

- « *Attention, l'embrassez pas sur la bouche* »

ajoute l'autre.

- « *Pourquoi, elle n'aime pas ça ?* »

- « *Non, c'est vous qu'allez pas aimer. Elle pique !* » s'esclaffe-t-il, au moment où la patronne sort de sa cuisine, en le fusillant du regard.

beau Louis d'Orléans ? Moi j'aurais choisi la seconde option. Et vous ?

Bigre, quelle femme cette Monique ! Très grande, mince et musclée comme une adepte de body-building, elle s'exprime par onomatopées et d'un ton bourru. C'est sa manière de gérer une clientèle exclusivement masculine : ouvriers agricoles, voyageurs de commerce, militaires. Et, aujourd'hui, trois diagonalistes, espèce beaucoup plus rare mais encore masculine !

Elle travaille seule, la grande Monique.

- « *Pas question d'embaucher quelqu'un, j'ai déjà assez de mal à y arriver.* » nous dit-elle en nous installant à la seule table disponible et en nous prévenant que nous devons attendre un bon quart d'heure.

Nous commandons une bière, nous feuilletons des journaux et nous patientons sagement. Sauf Pierrot qui s'agite... sans oser exprimer ses regrets d'avoir accepté ma proposition. Mais son agacement est néanmoins très perceptible. Je commence à regretter mon initiative, car elle va nous mettre en retard.

Les autres tables se remplissent. Nous "prenons la roue" des habitués pour aller remplir nos assiettes au buffet de hors-d'œuvre, situé près du bar. Les deux ivrognes continuent de brailler et de faire grimper leur taux d'alcool sous le nez de quatre jeunes gendarmes installés à la table la plus proche.

La Monique s'agite en tous sens, car elle fait en même temps la cuisine et le service. Elle vient poser un énorme plat de pâtes sur la table voisine. Je soupire de soulagement... Mais un très court instant car le plat qu'elle dépose devant nous contient trois superbes andouilles à la sauce moutarde et un gros tas de frites bien grasses. Je pique du nez dans mon assiette, partagé entre une gêne certaine et un énorme fou-rire. Manifestement, la "grande" nous a mijoté un repas de dernière minute car nous n'étions pas attendus. Le seul problème est qu'elle n'est pas très branchée sur la diététique du diagonaliste.

Pas diététicienne mais cordon bleu ! Nous nous régaloons. C'est tout juste - parce que nous sommes des gens bien élevés - si nous ne sauçons pas le plat... Suit un copieux plateau de fromage. Le dessert sera remplacé par une pomme que je vais grappiller dans la cuisine. Ça fait bientôt une heure et demie que nous sommes là et il faut que nous repartions. J'arrive à obtenir au vol une addition tout à fait raisonnable et à glisser notre dû

dans la main de notre hôtesse, toujours aussi active, bougonne et, malgré tout, sympathique.

Nous quittons cette mémorable auberge en même temps que les deux piliers de bar, encore lucides bien que chancelants. La preuve ? Ils embarquent dans une vieille 4L, réussissent à la démarrer et prennent -Dieu soit loué ! - une direction opposée à la nôtre.

Contrairement à mes craintes, la remise en jambes n'est pas trop laborieuse. Le vent continue de nous apporter une aide sérieuse et, dans cette roulante vallée de l'Aube, nous rattrapons progressivement la petite heure perdue chez Monique. Perdue, vraiment ? Je ne crois pas ! Il n'est pas commun de sacrifier une heure aussi agréablement en Diagonale. Longue vie à la Grande Monique d'Hermé !.

Au lieu-dit "Le Chêne", nous quittons la vallée de l'Aube pour aller chercher le col de Laval, nouveau venu dans la liste des cols métropolitains et seul de son espèce dans le département de la Marne. Les éminents (?) membres de la Confrérie des Cents Cols que nous sommes, ne pouvaient laisser passer une occasion pareille.

La route est bordée de champs cultivés d'une plante que nous ne parvenons pas à identifier. Elle ressemble à des petits pois, mais sur de telles superficies ? Jean-Pierre décide de poser la question à un autochtone qui a la bonne idée de se promener près d'une petite chapelle qui porte le nom curieux de Sainte Tanche. Qui oserait aujourd'hui affubler sa fille d'un nom pareil ? Je profite de cet arrêt pour sortir mon appareil-photo qui n'avait pas pris l'air depuis Pontivy ! Pierrot, qui roulait 50 m devant nous (ça vous étonne ?) a continué sa route. Je laisse Jean-Pierre avec son spécialiste d'agronomie régionale et je repars à petite allure. Il me rattrape rapidement : il s'agit bien de petits pois, exploités de manière intensive pour une conserverie locale. Tout en conversant, Jean-Pierre accélère progressivement l'allure. Ça l'embête de laisser à Pierrot le privilège de franchir le col en tête, même si le combat paraît perdu d'avance, étant donné notre handicap de plusieurs hectomètres. En fait de col, c'est une grosse taupinière longue d'un bon kilomètre. 181m d'altitude, ce ne peut pas être le Galibier. J'entre dans le jeu et c'est à plus de 30 km/h que nous abordons le kilomètre final.

Pierrot possède encore 200 d'avance, mais musarde car il n'a pas perçu notre retour. Quand il se retourne, c'est déjà trop tard. Jean-Pierre vient de démarrer, de me laisser sur place et il fond sur l'infortuné Pierrot qui essaie de distraire son adversaire en désignant les fourrés : « *Là, un renard ! Regarde le renard !* ». Mais l'autre ne se laisse pas prendre au jeu et je les vois sprinter comme des coureurs. C'est Jean-Pierre qui l'emporte sans discussion. Non mais... C'est qui le Chef ?

Depuis notre entrée en Haute Marne, l'habitat a complètement changé. De coquettes maisons à colombage bordent la route. Je laisse mes compagnons s'avancer vers St-Rémy-en-Bouzémont (halte-goûter et dernier pointage de la journée) pour photographier l'une d'elles. Que signifie cette paire de sabots fixée au mur extérieur au-dessus de la porte d'entrée ? Un signal de bienvenue au visiteur qui vient de loin, sans doute... Et ce sac à pains pendu à un clou ? Il passera la nuit à attendre la venue du boulanger à l'aube demain...

Quelques errements entre la boulangerie-épicerie et la boucherie-traiteur sont nécessaires pour acheter les provisions que nous consommons sur un banc de la place centrale du village, dans l'indifférence générale. Il est l'heure de trouver un hébergement pour le soir. Jean-Pierre s'en charge, mais revient de la cabine la mine défaite. L'hôtel de Montiers-sur-Saulx est complet, celui de Chevillon est fermé pour travaux. Bref, nous n'avons aucun refuge pour passer la nuit. Un peu inquiets, nous repartons avec l'espoir de trouver quelque chose en cours de route, sans doute à Wassy qui paraît être une agglomération importante (sur la carte Michelin du moins). Dix-huit heures sonnent quand nous quittons St-Rémy et Wassy est à trente kilomètres.

Le vent, toujours soutenu, est dorénavant orienté au nord-est. Il nous est assez favorable dans la première partie du parcours qui me déçoit beaucoup. J'attendais beaucoup mieux de cette route qui contourne le lac du Der-Chantecoq (ce nom très poétique désigne le réservoir artificiel créé pour domestiquer les crues de la Marne), que nous ne verrons pas. Après le village d'Eclaron, nous prenons une direction vers le sud-est et le

vent nous contraint à organiser un petit éventail, comme les champions du mois de juillet.

Nous entrons dans Wassy peu après 19h30. Fatigués par cette longue journée et, malgré notre avance de $\frac{3}{4}$ d'heure sur l'horaire, nous décidons de chercher un hôtel et de partir une heure plus tôt le lendemain. Notre odyssée bégaie... (voir l'étape de La Roche Bernard dans la Diagonale précédente). Quel bled ! Des rues grises, très peu de passants, encore moins de commerces et d'hôtels. Je questionne une passante qui doit réfléchir un bon moment avant de me renseigner. Il n'y aurait, selon elle, qu'un seul établissement ouvert à cette époque : l'hôtel des Fluteaux. Nous y allons et nous restons assez perplexes devant sa façade. Un grand portail de bois fermé à clef, toutes les fenêtres closes par de lourds volets, pas de réponse au coup de sonnette. Bref, ça ressemble plus à une maison abandonnée qu'à un gîte d'étape.

Assez désorienté, je vais me renseigner à une station-service proche.

- « *L'hôtel ? Oui, il est ouvert. Personne ne répond ? Alors, c'est que la patronne, Madame X, est allée dîner. En général, le jeudi soir, elle mange à la pizzeria en face de l'hôtel.* »

Bien au courant la pompiste et observatrice ! Et précise aussi. Nous entrons dans le restaurant. Le Chef devant, comme il se doit. Deux tables sont occupées par deux couples, qui sirotent l'apéro. Le flair de Jean-Pierre est infailible dans ces circonstances.

- « *Vous êtes bien Madame X ?* » demande-t-il en s'adressant à l'une des clientes, d'une cinquantaine d'années.

- « *Oui... oui... c'est bien moi* » répond la brave femme, stupéfaite d'être ainsi interpellée par un inconnu habillé en "danseuse étoile" et doté d'un aussi curieux accent.

- « *Vous êtes bien la patronne de l'hôtel en face ?* » Acquiescement de la tête.

- « *Auriez-vous une chambre à trois lits pour ce soir, je vous prie ?* ». Soupir de soulagement de la dame qui fait mine de se lever.,

- « *Je vous en prie ? madame, terminez votre repas car nous allons dîner aussi...* »

Nous prenons place et passons commande à la jeune serveuse, à qui Jean-Pierre demande discrètement de faire en sorte que nous terminions

notre dîner en même temps que Madame X et le plus rapidement possible, car nous avons déjà sommeil. La jeune fille entre dans notre jeu et demande au pizzaiolo d'accélérer la cuisson. Tout en dégustant nos pizzas, nous évoquons cette journée bien remplie : le basque de Pithiviers, le journaliste de Nemours, la grande Monique et son andouille sauce moutarde, le faux renard du col de Laval, l'hôtel de Madame X...

Nous avons parcouru 273 km à une moyenne record de 23,2 km/h. Pas étonnant avec un profil aussi peu accidenté, un vent presque toujours favorable et un col monté au sprint !

Bonne nuit les copains ! Elle sera courte car j'ai réglé le réveil sur 3 heures.

Vendredi 24 mai

WASSY - STRASBOURG

Aucune pitié pour nous. Le réveil fait son seul boulot de la journée et il le fait bien. Les préparatifs sont encore plus tâtonnants que les autres jours. Il est 3h35' quand nous quittons Wassy, en direction de Montiers-sur-Saulx où nous eussions dû passer la nuit. Dès la sortie de Wassy, ça monte, ça descend et ça remonte. Le profil sera tel jusqu'à Baccarat, aux confins des Vosges.

La nuit est absolument noire, froide, humide, mais il ne pleut pas. Nous roulons dans une campagne totalement silencieuse. Engourdis de sommeil et frigorifiés, notre conversation se réduit aux seuls mots nécessaires : « *À gauche... attention aux graviers... branche sur la route...* » et à un souhait parfois exprimé à voix basse : « *Si seulement, on trouvait un Routier ouvert...* ». Mais les villages que nous traversons sont déserts, à peine moins sombres que la campagne environnante.

Nous parcourons les 25 km jusqu'à Montiers en 1h20'. C'est une bonne allure avec les dynamos et le relief assez marqué. Nous faisons une courte halte sous un lampadaire, à l'abri d'une maison, pour vider nos réserves de nourriture : chocolat, biscuits Figolu, barres de céréales. Moment difficile pour nous trois. Aucun mot n'est échangé. C'est dans ces moments-là qu'une Diagonale prend toutes sa dimension...

Nous repartons de Montiers avec les premières lueurs de l'aube. Le monde animal se réveille : des lapins, des lièvres, un chevreuil sur la droite, deux autres sur la gauche... La vie revient et no-

tre moral remonte. Le plus dur est fait. Pierrot et Jean-Pierre s'amuse à effrayer de jeunes génisses qui s'enfuient d'un galop désordonné sous les meuglements de ces deux braillards. Ils parviendront même à mener une corrida sur une bonne centaine de mètres. Ils sont ravis de leur exploit et la vie est belle... Il suffit souvent d'un rien pour passer de la morosité à la bonne humeur.

Il faudra pourtant atteindre Colombey-les-Belles au km. 82, pour trouver le Routier tant espéré. Il est 7h45' et nous roulons depuis 4h10' ! Nous prenons le temps de faire un déjeuner royal, et même une petite toilette. Nous commençons à renifler la fin de cette Diagonale - plus que 180 km - et je sens que l'ivresse du final va bientôt venir nous "prendre la tête".

D'ailleurs personne n'a mal aux jambes ce matin et nous progressons avec une allure soutenue et régulière, malgré le relief et les grandes "ondulations" du profil de la route. Le vent est faible ce matin. Il souffle toujours du sud-ouest et nous est donc plutôt favorable. Nous faisons une très courte halte devant le beau château d'Haroué pour alléger nos tenues. Le soleil commence à chauffer et la journée promet d'être belle.

Nous traversons la Moselle à Bayon. La Lorraine n'est pas une région facile pour le cycliste. Nous roulons à notre rythme normal, mais les kilomètres défilent moins vite. Et puis, il se passe quelque chose d'inhabituel qui me désoriente. C'est Jean-Pierre qui m'en donne la raison : Pierrot traînaille derrière ! C'est la première fois depuis Perpignan ! Que se passe-t-il ? « *À force de faire le c..., il a dû prendre la pistache...* » suppute Jean-Pierre. Nous nous arrêtons pour l'attendre dans une bosse après Rozelieures, car il est vraiment loin. Il ne faut surtout pas le laisser décrocher complètement.

- « *J'ai cassé un rayon à l'arrière* » nous jette-t-il avec rage, comme si nous étions coupables.

- « *Un rayon ? C'est rien du tout. Si la jante touche un peu, tu ouvres le frein ou bien on va redresser le voile, j'ai une clef...* »

Mais après examen de détail, la panne se révèle beaucoup plus grave : les rayons ne sont pas cassés. C'est un petit morceau du moyeu qui s'est arraché, libérant deux rayons. La roue est très voilée, mais semble pouvoir résister jusqu'à l'arrivée. De toute façon, le mal est irréparable. Le moyeu doit être changé. Ou bien la roue tient

jusqu'à Schirmeck où nous attendent les trois Beaunois et l'un d'eux pourra prêter une roue à Pierrot pour les derniers kilomètres, ou bien on trouve une roue neuve chez un vélociste.

Il est 11h00, je suggère de rouler jusqu'à Baccarat pour trouver un mécano avant la fermeture des boutiques.

Pierrot, qui n'avait pas pris la pistache (bien qu'ayant beaucoup "fait le c..." depuis Perpignan !) part à toute allure. Jean-Pierre essaie de le calmer car il vaudrait mieux rouler sans forcer la roue libre. Mais notre Luciole ne veut rien entendre et s'envole vers Baccarat où nous nous retrouvons une heure plus tard, au moment où Pierrot sort du magasin du seul marchand de vélos de la région... Cet expert n'a rien pu faire mais "*pense que ça peut tenir jusqu'à Strasbourg*". Je contacte Eliane mon épouse - que Georges Mahé doit appeler vers 12h30 afin de s'informer sur notre position - pour faire passer un message à Bernard ou Roger (ou les deux) : nous attendre à Senones¹³, au cas où la roue casserait. Mais cet appel sera inutile car les Beaunois sont déjà à Schirmeck.

Nous avalons rapidement une salade et une quiche lorraine dans un snack de Baccarat. Pierrot est terriblement inquiet. Pourtant, si la roue a tenu 25 km à 30 km/h, elle peut bien tenir encore la cinquantaine de kilomètres qui restent jusqu'à Schirmeck, en modérant les contraintes. Pour calmer notre handicapé, je lui ai laissé croire que les Beaunois nous attendaient "bien avant Schirmeck". Nous réussissons à convaincre Pierrot d'être très vigilant, d'éviter les trous et les bas-côtés et de soulager au maximum sa roue arrière. Ce qu'il fait désormais avec application.

La circulation est très dense sur la N59 et c'est avec soulagement que nous laissons cette voie rapide pour prendre sur la gauche la route de Senones. Notre allure reste bonne, conforme aux prévisions du road book : pour une fois que Pierrot ne nous bouscule pas, profitons-en ! À Senones, nous passons chez un autre vélociste qui ne peut faire autre chose que d'affirmer péremptoirement que "ça va tenir". Comment peut-il en être aussi sûr ?

¹³ Les trois Beaunois, Georges Mahé, Bernard Faivre et Roger Angevelle sont partis de Beaune la veille à bicyclette et leur itinéraire passe par Senones, le rendez-vous étant fixé vers 16h00 à Schirmeck.

Il fait un temps superbe dans l'escalade du petit col du Hantz. La route est excellente et la pente modérée. Bon, c'est un col quand même, surtout dans le final. Comme je me sens de bonnes jambes, je monte d'un train soutenu, tandis que Jean-Pierre tient compagnie à Pierrot, qui, de toute évidence, est très perturbé par la défaillance de son moyeu et n'a pas son tonus habituel. Regroupement au sommet et descente très prudente sur une chaussée, qui est pourtant un vrai billard.

À Sainte-Blaise, juste au pied du col, nous rencontrons une équipe de diagonalistes qui a quitté Strasbourg à midi. Il s'agit du trio Lacroix de Bourges, Jacques, Annick et leur fiston Dominique. Ils partent pour Hendaye et pour leur N^{ème} Diagonale (N étant proche de 18 pour les parents). Bref arrêt, court dialogue. Ils ont vu Georges Mahé qui nous attend à quelques kilomètres, à mi-chemin de Schirmeck.

Les deux trios reprennent leur route, eux sur le triple plateau pour escalader le col, nous sur la "grande meule" pour foncer vers une rencontre que Georges a déjà qualifiée d'historique ! Tenir l'heure à quelques minutes près, d'un rendez-vous situé à 350 km du domicile de l'un et à plus de 2.000 km du domicile de l'autre (domiciles pourtant distants de moins d'un km !), à bicyclette avec armes et bagages, cela était une vraie gageure. Nous avons pris ce rendez-vous par défi, parfaitement conscients de la faible probabilité de sa réussite ! C'est peut-être la raison pour laquelle, nous l'avons si bien tenu !

Car soudainement, appuyée à la rambarde d'un pont, la silhouette de Georges m'est apparue... Je me souviens d'avoir ressenti une émotion telle que mes yeux se sont remplis de larmes. Notre étreinte fut très forte. Bernard et Roger étaient là aussi, un peu en retrait, fatigués de nous attendre depuis plusieurs heures. Georges avait pris ses précautions, par crainte de nous manquer. Il aurait dû se souvenir que je suis toujours à l'heure... Cher Georges !

Schirmeck. Dernier goûter et dernier contrôle de cette Diagonale, effectué par la carte postale "Arrivée" postée à 15h45' (pour 16h00 inscrit au road book). Georges profite de cet arrêt pour téléphoner à un ami, Paul Jacquemin, qui doit venir nous attendre aux portes de Strasbourg.

Il ne nous reste qu'une petite cinquantaine de kilomètres. Le morceau de rêve dans une Diagonale. Le moment d'euphorie, d'ivresse. Qui ne sera pas gâché par les problèmes de Pierrot puisque nous avons maintenant trois "roues de secours". Et qui sera magnifié, pour moi surtout, par la présence de mes compagnons de route beunois.

Dès la sortie de la ville, nous traversons la Bruche pour prendre la D392 qui suit sa rive gauche. Route assez tranquille, souvent ombragée, parfois vallonnée, qui passe par de magnifiques villages, propres, coquets, "alsaciens". Nous roulons à six désormais et les duos se font et se défont. Pierrot, totalement tranquillisé, a bien évidemment repris sa place en éclaireur. Nous traversons Mutzig dans toute sa longueur (une petite merveille), nous laissons Molsheim sur notre gauche, nous évitons de tomber dans le piège des voies express et des panneaux routiers qui y dirigent les automobilistes, nous contournons l'aéroport d'Entzheim au moment où un gros-porteur nous frôle les têtes et, enfin, nous trouvons Paul Jacquemin, qui nous attend à la sortie d'un gigantesque rond-point.

Habillé comme lorsqu'il va acheter une baguette de pain, y compris les chaussures, Paul Jacquemin chevauche une randonneuse d'un autre âge, mais encore en bonne santé. Paul est une "figure" du petit monde diagonaliste. Responsable au début des années 80 du Service d'Accueil des diagonalistes arrivant à, ou partant de Strasbourg, il était connu et apprécié de tous, comme l'est aujourd'hui André Dworniczak, le Bon Samaritain dunkerquois. Gravement accidenté en 1984, en se portant à la rencontre de Paul Rivet qui arrivait d'Hendaye, sa carrière de grand randonneur s'est achevée en "service commandé". Quelques mois plus tard, il recevait un chèque de 4.000F, produit de la collecte faite chez ses amis diagonalistes, pour remplacer son vélo complètement détruit dans cet accident. C'est précisément celui qu'il chevauche aujourd'hui.

Extraordinaire bonhomme ! Il entraîne un grand braquet d'une pédalée rageuse et saccadée, mais efficace. Il saute d'une bande cyclable à l'autre, se faufile entre les voitures, se glisse dans le trafic comme un collégien pressé. Il est tellement habile que notre peloton s'étire. Heureusement que les feux permettent des regrou-

pements. Nous passons près de l'hôtel d'Eckbolsheim où trois chambres ont été réservées. Mais le commissariat est encore à 7 kilomètres. Jean-Pierre est convaincu qu'il faudra bien - un jour ou l'autre - changer le terminus des Diagonales et éviter ces désagréables traversées banlieusardes. Surtout un vendredi vers 18h00. Heureusement que nous avons un guide et un bon. En moins de 30', il nous conduit chez un vélociste réputé (Charly Grosskost, ex-coureur du Tour de France, qui résoudra le problème de Pierrot en lui "refilant" une roue de compétition à plus de 700 F...) puis, dans la foulée, à l'Hôtel Central de la Police, pour le contrôle d'arrivée.

Nouvel instant d'émotion pour notre trio : félicitations, embrassades, là sur le trottoir, sous le regard perplexe des trois Beunois. En sera-t-il ainsi mercredi prochain à Perpignan ? Si nous n'en doutons pas car nos têtes sont désormais fortes et nos muscles en acier, les trois néophytes, eux, sont inquiets. C'est toujours un départ vers l'inconnu, une première Diagonale.

Nous reprenons le chemin d'Eckbolsheim dans la roue de Paul. Pierrot nous laisse pour aller déposer son vélo chez Grosskost et rejoindre l'hôtel en taxi. Il y arrivera avant nous. Les vélos sont entreposés dans une sorte de cave. Je jette un œil à mon compteur : 262 km pour cette journée et une moyenne de 20,4 km/h. La plus faible depuis Brest, qui s'explique tout simplement par le relief des plateaux lorrains, par le col du Hantz, par le moyeu cassé et par l'interminable banlieue strasbourgeoise.

Nous terminons cette journée par une gigantesque et succulente choucroute royale. Dîner présidé par Paul, dont la voix douce est couverte par les interventions de Roger, déchaîné par une petite serveuse effrontée et par les réparties de Jean-Pierre qui ne semble pas avoir sommeil. Moi, je fais des efforts gigantesques pour maintenir mes paupières ouvertes. Le réveil a sonné à 3 heures ce matin, n'est-ce pas Pierrot ? Pas de réponse. À mon avis, notre Luciole a déjà commencé sa nuit. Au dodo, vite. Ce soir je partage ma chambre avec Georges. Je ne l'entends même pas ranger ses affaires...

DIAGONALE BREST - STRASBOURG N° 96060
 GILBERT JACCON, PIERRE LACOMBE ET JEAN-PIERRE RATABOUIL

FEUILLE : 1 / 2

JOUR	Cont	Localités	Distances		Horaire	Routes	Commentaires		
			PARTIEL	cumul.					
21/05	CD	BREST		0	5h00	D712 D764	Michelin 230 poster carte départ		
		SIZUN	31	38	7h00				
		ROC TREVEZEL	15	53	7h50				
		CARHAIX-PLOUGUER	28	81	9h00 9h30	N164			
		ROSTRENEN	20	101	10h30	D764			
		SILFIAC	18	119	11h25 12h20	D764 D782			
	C1	PONTIVY	20	139	13h20	D2			
		ROHAN	18	157	14h15	D2 D66			
		LA TRINITE-PORHOËT	17	174	15h10 15h30	D2			
		MAURON	21	195	16h35	D2 D31 D2 D773 D38			
		PLELAN-LE-GRAND	19	214	17h30				
		GUICHEN	23	237	18h45 19h15	D38 D48			
		JANZE	29	266	20h45	D48 D463			
		LA GUERCHE DE BRETAGNE	21	287	21h50 5h00	D463 D25			
		22/05	C2	CRAON	26	26	6h20	D22 D28	Michelin 232
				GREZ-EN-BOUERE	34	60	8h00 8h30	D28 D21 D306 D309 D8	
				MALICORNE-SUR-SARTHE	37	97	10h20	D8 D32	
			C3	ECOMMOY	33	130	12h00 13h00	D32 D304	
				LE GRAND-LUCE	19	149	14h00	D13	
				SAINT-CALAIS	25	174	15h15 15h35	N157 D56 D921 D106	Michelin 237
				LA CHAPELLE-VICOMTESSE	29	203	17h00	D106 N10	
CHÂTEAUDUN	28		231	18h30 19h00	D927				
ORGERES EN BEAUCE	29		260	20h25					
C4	THOURY	28	288	21h50 5h00		2ème étape : 288 km dénivelée : 1200m moy. route : 19,9km/h moy. géné. : 17,1 km/h durée : 16h50 route : 14h30			

JOUR	Cont	Localités	Distances		Horaire	Routes	Commentaires
			PARTIEL	cumul.			
23/05	C5	THOURY		0	5h00	D927	Michelin 237
			27				
		PITHIVIERS		27	6h25	D26	
			19				
		PUISEAUX		46	7h25	D28 D228 D4 D98	
			19				
		NEMOURS		65	8h20 8h50	D403	
			25				
		MONTEREAU-FAULT-YONNE		90	10h05	D18	
			30				
	C6	HERME		120	11h35 12h30	D40 D951 D40 D51	Michelin 241
			39				
		ANGLURE		159	14h30	D373 D51/ D56	
			29				
	LE CHÊNE		188	16h00	D105 D78 D56 D256		
		39					
C7	ST-REMY-EN-BOUZEMONT		227	18h00 18h30	D256 D57 D24	3ème étape : 285 km dénivelée : 950 m moy. route : 19,5 km/h moy. gén. : 17,3 km/h durée : 16h30 route : 14h35	
		19					
	ECLARON		246	19h30	D24 D2		
		14					
	WASSY		260	20h15	D9 D132		
		25					
24/05		MONTIERS-SUR-SAULX		285	21h30 5h00	D132a D175 D960 D132 D32	
			22				
		GONDRECOURT-LE-CH		22	6h10	D966 D964 D32 D4	
			34				
	C8	COLOMBEY-LES-BELLES		56	8h00 8h30	D4 D904	Michelin 242
			17				
		VEZELISE		73	9h25	D904 D9	
			23				
		BAYON		96	10h35	D22 D914 D47 D22	
			34				
C9	BACCARAT		130	12h15 13h15	N59 D424	4ème étape : 227 km dénivelée : 1260m moy. route : 19,7 km/h moy. gén. : 16,8 km/h durée : 13h30 route : 11h30	
		21					
	SENONES		151	14h15	D424 N420		
		28					
	SCHIRMECK		179	16h00 16h30		poster carte arrivée	
		48					
24/05	CF	STRASBOURG		227	19h00		
		FIN DU DELAI			21H00		

Distances	
part.	cum.
21	287
22	288
23	285
24	227

Samedi 25 mai - INTERMEDE ALSACIEN

Il est 9h30' quand je lève le store. Le ciel est chargé de nuages poussés par un vent assez fort qui, me semble-t-il, a pris une direction sud-est. Incroyable ! Va-t-il tourner avec nous et nous pousser jusqu'à Perpignan ?

J'aperçois le Chef et la Luciole derrière une haie. D'où viennent-ils d'un pas si vif, avec leurs tenues de danseuses, à une heure aussi matinale, alors qu'ils avaient prévu de dormir jusqu'à midi ? Je les hèle. Ils reviennent du bureau de poste où ils sont allés remettre leur colis de linge sale. Je ressens une petite déception. Tout a basculé durant la nuit. Ils sont déjà dans le troisième côté du Triangle. Celui qu'ils feront tous les deux puisque nous ne pouvons partir à 6. Je prends soudain conscience que la belle mécanique, le superbe attelage à trois, le Chef, le Papy et la Luciole, c'est déjà fini. Mes chères locomotives ont décroché le wagon-lit et tant pis pour moi si je les ai délaissées. Cette révélation me laisse complètement désorienté pendant un long moment. Je ressens un peu de jalousie à voir leur force tranquille, leur certitude absolue que la partie est désormais gagnée pour eux. Ils ont programmé de quitter Strasbourg dès 4h00 du matin - soit 3 heures avant nous - et de rejoindre Perpignan en 3 étapes de 320 km (contre 4 étapes pour nous). Un découpage de costauds qui devrait les conduire au terme de leur Diagonale avec une quinzaine d'heures d'avance sur le délai.

Une bonne douche me remet dans de meilleurs sentiments. Il me faut assumer désormais ma nouvelle position ; celle d'un leader. Je ne suis plus le Papy, mais le Chef de trois bizuths¹⁴. C'est une position beaucoup moins confortable. Mes trois nouveaux partenaires décident de faire un peu de tourisme, d'aller visiter la cathédrale et sa célèbre horloge gastronomique. Je reste à l'hôtel pour écrire quelques cartes postales. Nous fixons le rendez-vous à midi devant la cathédrale.

Avec mes potes montpelliérains, nous découvrons le nouveau métro strasbourgeois. Impeccable, propre, il court à travers la ville comme un gros lézard vert. Une belle réalisation que les Montpelliérains connaîtront à leur tour dans deux

ou trois ans. Mais résistera-t-il aussi bien à l'usure du temps et des hommes ? Jean-Pierre n'en est pas convaincu.

La cathédrale de Strasbourg ! Merveille de l'art gothique, dont le grès rose des Vosges décuple la hardiesse. C'est une véritable dentelle de pierre, majestueuse dans sa globalité et infinie dans son détail.

Les six réunis, nous ne nous attardons pas dans cette foule de touristes de toute espèce et de multiples idiomes. Le moment n'est plus à la méditation mais à la restauration. La choucroute de la veille, aussi royale fut-elle, est déjà bien lointaine. L'heure est venue de découvrir le bæckeofe, ragoût local à base de viande de porc et de pommes de terre, bien gras et germanique à souhait. Nous ne pourrons le déguster au Gruber, restaurant à la décoration extravagante et à l'ambiance joyeuse. En ce samedi de Pentecôte, il aurait fallu réserver une table dès l'ouverture. Nous nous réfugions dans une taverne un peu plus loin, tout aussi animée, mais au décor plus classique.

Vers quinze heures, nous regagnons notre hôtel par le métro, sans Pierrot qui est passé récupérer son vélo chez Grosskost. Avant d'aller ruminer nos bæckeofes sur nos lits, nous passons "par la cave" fixer les plaques de cadre sur nos montures. Un coup d'œil à la mécanique, tout est en ordre. Notre veillée d'armes commence par une sieste, se poursuit par un dîner "nouilleux et glyco-génique" comme il se doit et se termine par des adieux émus. « *Bonne route les copains et rendez-vous à Perpignan* ». Moment un peu moins difficile que je ne le craignais ! Mon transfert est assumé. Mais il ne fut pas facile et je me promets de ne plus jamais recommencer. C'est dur d'abandonner une équipe qui gagne. Même si je retrouve un trio tout aussi sympathique que je vais, je le sens, conduire vers le succès.

J'ai du mal à trouver le sommeil. Trop de sieste, peut-être. Ou l'inquiétude. Au loin, quelques bruissements de foule. On fête un mariage dans l'hôtel. Georges s'est endormi très vite. C'est un bon signe. J'ai une pensée pour Bernard et Roger. À quoi pense-t-on en cherchant le sommeil à la veille de sa première Diagonale ?

¹⁴ Georges Mahé se considère comme tel, n'ayant réussi qu'une seule Diagonale il y a plus de dix ans.

Dimanche 26 mai
STRASBOURG - MONTBENOÎT

Je suis réveillé, avant mon réveil ce matin. Il est vrai qu'aujourd'hui, nous faisons la grasse matinée... ou presque : 5h30 ! C'est davantage l'horaire d'un cyclo du dimanche que celui d'un diagonaliste. Je relève le store. Ma première impression est que je suis toujours à Brest : le ciel d'un gris uniforme alimente une pluie dense et régulière qui n'est pas engageante du tout. Je sais bien que la pluie du matin ne doit pas arrêter le pèlerin, et encore moins quatre diagonalistes, mais enfin, j'aurais préféré que le beau temps tienne encore quelques jours.

Je vérifie que les "deux gamins" sont bien réveillés (respectivement 49 et 39 ans pour Bernard et Roger). Mieux que cela ! Ils sont déjà prêts et frétilent d'impatience, malgré la pluie.

L'hôtel est encore animé. C'est l'heure de la relève entre les membres du personnel "qui ont fait la noce toute la nuit" - et portent de belles valises sous les yeux - et ceux qui arrivent pour prendre leur service - et sentent encore l'eau de toilette. Parmi ceux-là, un grand jeune homme coloré et sympathique comme un bel oiseau des îles. On se demande bien comment un Antillais peut avoir le courage (ou l'inconscience ?) de venir s'égarer dans les frimas alsaciens... mais chacun est libre de conduire sa vie comme il l'entend. D'ailleurs son moral ne semble pas du tout morose. Du moins pas encore. Son collègue - qui a fait la nuit - a assisté au départ de Jean-Pierre et Pierrot, le duo montpellierain. Il pleuvait fortement. J'ai une pensée mélancolique pour mes deux locomotives lancées à toute vapeur. Débarrassés de leur "papy-wagon", ils vont faire monter la pression. Pourvu que l'un d'eux n'explose pas sa chaudière !

Le buffet est bien garni. Il y a même des œufs, que nous pensions déjà cuits durs, et qui en fait sont crus. Heureusement que l'oiseau des îles était vigilant car nous allions les fourrer tels quels dans nos poches de maillot pour le repas de midi ! Nous lui demandons de nous en cuire quelques-uns. Comme c'est dimanche de Pentecôte, il vaut mieux emporter des provisions, surtout en Alsace où le repos dominical est mieux respecté que partout ailleurs dans l'Hexagone.

6h30. Il est l'heure de partir pour la rue de la Nuée Bleue (bien grise aujourd'hui), où se situe le Commissariat Central de la Police strasbourgeoise. 7 km d'échauffement, "pour du beurre". Grâce au repérage effectué l'avant-veille dans le sillage de Paul Jacquemin - et aussi aux rails du métro et à l'absence de circulation - nous atteignons notre premier objectif sans la moindre difficulté. Il pleut toujours, mais de façon moins intense.

Une policière, jeune et blonde, nous attend de pied ferme, le cachet adéquat à la main. C'est une habituée. Roger ne peut s'empêcher de lancer sa première plaisanterie de la journée. Un peu épaisse, comme il les aime. La "flic" lui sourit gentiment. Comme elle est convaincue que nous ne sommes pas des gens tout à fait normaux (quoique inoffensifs), elle sent instinctivement qu'il vaut mieux ne pas nous contrarier. La blague de Roger a laissé mes camarades impassibles. Moi aussi, mais je ne compte pas car les blagues, je les comprends rarement du premier coup¹⁵. Je devine quand même une petite inquiétude dans les regards. Ce coup de tampon marque notre entrée solennelle "en Diagonale". C'est toujours un moment "qui serre la gorge", même celle des anciens qui démarrent leur N+unième Diagonale.

Et c'est vraiment parti. Par la rive gauche de l'Ill, nous rejoignons rapidement les rails du métro qui nous conduisent sans aucun problème jusqu'à Illkirch. Paul avait raison, il faut être tordu pour se perdre... du moins quand on a choisi de quitter Strasbourg par le sud. Premier arrêt à Plobsheim pour poster la carte "Départ". La D20 qui longe le Rhin est facile, mais fort monotone car située en contrebas de la haute digue qui contient les crues du fleuve : quel dommage qu'elle ne soit pas posée là-haut ! Nous aurons le plaisir de partager l'univers des puissants remorqueurs qui remontent vers Bâle. Je me sens en punition, "mis au piquet" par ceux qui se sont réservés l'exclusivité de cette magnifique voie fluviale.

Nous décidons de rouler en ligne et de pratiquer une rotation circulaire tous les kilomètres. C'est une excellente technique pour "tuer la distance" avec un minimum d'efforts, tout en brisant

¹⁵ je peux dans ce domaine (et dans celui-ci exclusivement) être comparé à Pierre Corneille, l'auteur du Cid, qui avait la réputation de commencer à rire en sortant du salon où l'on venait de faire un trait d'esprit en sa présence.

la routine du "wagon-lit". Georges entre dans la ronde. Je fixe l'allure à 22-23 km/h au compteur... Mais il me faut intervenir à plusieurs reprises dans les premiers kilomètres pour éviter l'emballement du convoi. Comme le route est plate, chacun a tendance à se livrer durant son relais et augmente insensiblement la vitesse. Le comble est que le principal responsable est Georges... « *Du calme, Messieurs... la route sera longue, très longue jusqu'à Perpignan et le secret de la réussite est de savoir économiser ses forces. Dès le début...* » Progressivement, le bon rythme s'installe dans les jambes et notre petit train à trois wagons progresse avec la plus parfaite régularité, halé par sa locomotive.

La pluie cesse peu avant le bac de Rhinau, où nous découvrons - enfin ! - le fleuve, imposante voie d'eau contenue dans de puissantes digues en enrochement. Un grand d'Europe ! Arrêt "déshabillage / premier pipi" et, bien sûr, photographie pour commémorer cet événement. Tout va pour le mieux, le ciel est gris, mais les visages rayonnent. C'est bien cela le plus important !

Nous laissons le Rhin peu avant Neuf-Brisach où nous entrons à 10h40'. Premier visa de nos carnets et premier arrêt pour casser la croûte dans un café-PMU, sur une table un peu à l'écart de l'agitation coutumière à ce type d'établissement. Personne ne s'intéresse à nous, sinon une serveuse très gracieuse. Que demander de plus ? Nous consommons les provisions de nos poches, plus quelques viennoiseries que Roger est allé chercher dans une boulangerie.

Nous repartons à 11h30' avec un quart d'heure d'avance sur l'horaire. Efficace cette technique des relais kilométriques (enseignée par Jean-Pierre) que nous appliquons à nouveau sans rechigner, d'autant plus qu'un discret - mais inquiétant - vent du sud commence à se manifester. Ensisheim, Wittelsheim, nous sommes dans la région des mines de potasse. Je me remémore mes cours de géologie minière et l'enfer des exploitations, à plus de 1.000 m de profondeur : plus de 50°, le sel qui ronge et la mort garantie avant cinquante berges ! Il n'y avait pas de problèmes de pré-retraite autrefois chez les bagnards de la potasse. Les choses ont dû changer aujourd'hui, avec la mécanisation et le code du travail.

Peu après Reiningue, nous traversons l'autoroute A36, qui marque la limite sud de la plaine alsacienne. Le plat, c'est terminé. D'ailleurs, la première bosse de la journée pointe déjà sa croupe à l'horizon. À son sommet, la haute silhouette d'un cyclo monte la garde. Il s'agit de Frederik Alberda, diagonaliste mi-batave, mi-français, qui réside à Danjoutin près de Belfort et qui est un Sariste¹⁶ vigilant. Il est venu saluer "son ami Georges", aux côtés duquel il se place. Mais pour quelques centaines de mètres seulement car il prend rapidement les commandes de notre petit groupe... qu'il remorque à vive allure, sans même lever le pied dans les bosses.

J'assiste - totalement impuissant - à la démonstration de ce que j'appelle le "syndrome du Sariste". Ce phénomène se produit quand un Sariste rencontre un (ou une équipe de) diagonaliste(s) progressant par vent contraire. Le Sariste se dit qu'il faut qu'il aide le (ou les) forçat(s) qui rament. Pour cela, il se place en tête dès que les présentations et autres politesses ont été faites. Et comme il est à la fois "monté léger" et pas fatigué, il prend une allure qui lui paraît raisonnable et modérée, mais néanmoins nettement supérieure à ce qu'elle était avant la rencontre. Le Sariste pense : « *Je lui coupe le vent et je l'aide à combler son retard...* », tandis que le diagonaliste s'accroche en se disant ; « *Je vais récupérer bien planqué dans sa roue... Il va un peu vite, mais j'aurais l'air de quoi en lui demandant de ralentir ?* » Et c'est ainsi que Frederik, venu voir "son ami Georges" roulera pratiquement toujours seul loin devant - plusieurs centaines de mètres parfois - et qu'ils ne pourront pratiquement pas échanger une parole. Moi, je fais l'accordéon au début, puis je choisis de rouler avec notre visiteur, en entretenant une conversation interrompue, avec l'espoir de le faire ralentir. Je devine que Georges, là-bas derrière, rumine une hargne qui va en croissant, car, même langué, il doit rouler un peu plus fort qu'il ne le souhaiterait et est sans doute conscient qu'il se fait "mal aux pattes".

D'autant plus que Frederik, batave fort sympathique mais un tantinet autoritaire, décide de changer notre itinéraire et nous fait emprunter la piste cyclable, posée sur le chemin de halage du canal du Rhône au Rhin entre Englingen et Danne-Marie. La piste est agréable, mais comme ça tour-

¹⁶ cf. note au bas de la page 5

nicote pas mal, Georges est bien obligé de rester "à vue". Je pense qu'il doit beaucoup regretter notre petit train régulier de la matinée.

Nous arrivons enfin à Audincourt, où nous devons faire viser nos carnets ? Formalité accomplie dans une pâtisserie-chocolaterie, fort bien achalandée. Ça devrait aller vite car il n'y a qu'un seul client. Le malheur, pour nous, est que sa commande est... gigantesque ! Au bout de cinq longues minutes, je coupe l'élan de la patronne - et unique serveuse - qui ouvre la quatrième boîte d'emballage et je la supplie de bien vouloir s'interrompre un court instant pour tamponner nos carnets ou, au moins, pour nous prêter le cachet de la maison. Le temps presse car nous allons loin... et les convives de la Communion peuvent bien attendre le dessert quelques secondes supplémentaires. La dame est aimable et mes arguments sont reçus à 100%, y compris par le client, très compréhensif, mais qui ferait mieux de faire du vélo que de manger autant de chocolat. Son imposant tour de taille s'en porterait sans doute mieux.

Pour remercier la sympathique commerçante, je "fais l'effort" (quel hypocrite !) de lui acheter quelques tablettes de son "70% pur cacao". Effort bien modeste étant donné ma passion pour le chocolat noir et la fringale qui me torture car nous n'avons pas avalé grand-chose depuis 11h30', alors que les cloches de la ville sonnent 16h00' sonnent à toute volée (les Vêpres sans doute). Nous faisons nos adieux au TGV Alberda, qui retourne vers Belfort, sans doute à plus de 35 à l'heure, étant donné le grand train qu'il menait tout à l'heure avec le vent dans le nez.

Une dizaine de kilomètres plus loin, et une demi-heure plus tard, nous nous arrêtons dans le petit bourg de Mathay. Liliane Mahé, entourée de ses cousins et cousines, nous attend de pied ferme pour un casse-croûte que je pressens gargantuesque. Effusions, bisous, embrassades. Je vois tout de suite le piège : des agapes en famille, après 175 km de route quand de vicieuses toxines s'installent dans les guiboles. Et il reste encore 80 bornes à faire et la longue "bosse" de Saint-Hippolyte. Attention, DANGER ! L'Espace-temps est menacé ! Les délices de Capoue ont neutralisé le grand Hannibal, le piège "gastronomico-familial" de Mathay pourrait bien nous faire plonger aussi. Alors d'autorité, je préviens Liliane, avant même

de lui faire la bise : « *Ne traînons pas car nous reparions dans 30' au maximum !* » Elle est un peu suffoquée par cette impertinence, s'apprête à m'en "balancer une" en retour car elle a du caractère et de la répartie, mais choisit d'éclater de rire. Elle sait bien que j'ai raison et qu'une grande rigueur dans la gestion du temps est indispensable à la réussite de notre projet.

Pour un casse-croûte royal, ce fut impérial ! Entre viande froide, charcuterie, plateau de fromages, fruits et une succulente tarte aux myrtilles, nous ne savons plus où donner de la tête. Nos hôtes, restés debout, entourent notre tablée, un peu éberlués par notre goinfrerie. Seul Roger trouve encore le temps de raconter des blagues aux deux petites cousines qui s'en amusent beaucoup.

Les minutes deviennent des secondes dans ces circonstances et il faut repartir... avec un peu de retard sur mon annonce initiale (40' au lieu de 30). Mais avec encore un petit quart d'heure d'avance sur notre horaire. Mais, chut ! Il ne faut pas le dire à Liliane.

La remise en route est moins pénible que je ne le craignais. Peu après Pont-de-Roide, une violente giboulée nous contraint à stopper notre progression pour mettre les capes. Nouvel arrêt pour les retirer douze kilomètres plus loin, au pied de la bosse de Saint-Hippolyte : 400 m de dénivellation en 8 km. 5% de pente très régulière, mais avec les bagages, près de 200 km dans les jambes, une solide collation en cours de digestion et un insidieux vent du sud, c'est un obstacle majeur, le plus important d'ailleurs de toute la Diagonale. Chacun monte à sa main. Une bonne heure plus tard, nous nous regroupons au sommet, ou du moins, à ce que nous croyons être la fin de cette escalade.

Grave erreur ! La descente ne dure que quelques hectomètres et le faux-plat qui conduit par escaliers à plus de 900 m d'altitude, peu avant de plonger sur Morteau, est un vrai calvaire. Nous progressons péniblement à 15 km/h, giflés par une pluie glacée que les rafales de vent nous jettent au visage. Il est déjà plus de 21h00 quand nous faisons un court arrêt sous un lampadaire blafard à la sortie de Morteau. Deux chambres sont réservées à l'hôtel des voyageurs de Montbenoît à 17 km et un dîner nous y attend « *jusqu'à minuit si*

nécessaire car nous avons une communion» (dixit le patron quand nous avons fait les réservations lors d'une étape le mois précédent au cours d'un voyage itinérant avec Georges). Je suggère que nous nous séparions afin de gagner du temps : deux en avant-garde pour lancer la préparation du dîner et prendre la douche, et deux à allure plus modérée. Bernard choisit de rester aux côtés de Georges et je pars devant avec Roger. À une allure très soutenue puisque nous bouclons le trajet en quarante minutes à peine, malgré le vent et la pente, tous deux contraires. La pluie s'est arrêtée. Nous sommes dans l'un des secteurs les plus touristiques de cette Diagonale : le défilé d'Entreroche est une pure merveille quand le soleil vient percer les nuées de brouillard au petit matin, comme nous avons pu le découvrir récemment avec Georges. C'est ce spectacle que j'essaie de décrire à Roger, qui veut bien me croire sur paroles, car la nuit est très noire. Par instants, quand même, des phares éclairent une falaise blanche ou se reflètent dans le miroir des méandres du Doubs.

Tout se passe comme prévu, ou presque : Roger et moi sortons de la douche quand Georges et Bernard arrivent, à 22h20. Mais le chauffage est arrêté, les radiateurs sont glacés et nous devons repartir demain avec des chaussures bien humides. Le dîner - copieux et nouilleux - nous est servi sur le mode pianissimo aux côtés des convives bruyants et passablement éméchés de la fameuse Première Communion. Georges craque vers 23h30' et part se coucher avant le fromage. Ce qui semble activer le service et l'arrivée de l'addition. Tiens, cette fois-ci le garage pour les vélos (un simple et étroit couloir) n'a pas été facturé ! Minuit est proche quand je rejoins la chambre où Georges achève de mettre de l'ordre dans ses volumineuses sacoches. Roger frappe à la porte. Il nous apporte quelques choux à la crème nappés de caramel, reliquats de la pièce montée du communiant. Toujours aussi habile pour séduire ce Roger. Mais il est grand temps de dormir. Le réveil a été réglé sur 4h00.

Curieuse étape de 265 km (en comptant la distance pour rejoindre la rue de la Nuée Bleue à Strasbourg), effectuée en un peu moins de 13 heures de pédalage (pour Roger et pour moi), soit avec une très bonne moyenne de route, proche de 20,5 km/h. Compte-tenu de la météo dans la par-

tie finale, c'est tout à fait honorable. Que le Grand Conseil des Diagonales fasse qu'il en soit ainsi demain !

Et pendant ce temps-là...

Jean-Pierre et Pierrot se sont mis au lit à Champagnole vers 21h45', après 310 km de route. Partis 3 heures avant nous, ils ont une avance d'une soixantaine de kilomètres, mais ont roulé nettement plus fort !

« La forme est bien là ! Le verrou de Maïche a sauté facilement » raconte Jean-Pierre.

Lundi 27 mai

MONTBENOÎT - SAINT-RAMBERT d'ALBON

Le réveil est difficile car la nuit a été trop courte et interrompue vers 2h du matin, par la chute du rideau de la fenêtre, sans doute épuisé par le poids des cintres, supportant nos fringues humides.

Le premier bruit que nous percevons en ouvrant un œil et une oreille est le crépitement de la pluie sur le toit de zinc d'un apprentis voisin. Il n'était pas nécessaire de sécher nos chaussures... Vers 4h30, nous nous regroupons dans un petit salon près des chambres pour prendre un café, tenu au chaud dans un thermos, accompagné de quelques gâteaux secs. Ploc-ploc fait la pluie, crac-crac répondent les petits gâteaux... Même Roger a perdu sa verve. La journée s'annonce coriace... Nous ne savons pas encore qu'elle sera dantesque !

Nous quittons l'hôtel un peu avant 5h00, dans des conditions très supportables : la route s'élève avec régularité et modération, la pluie tombe verticalement et sans violence. Nous roulons en ligne, à moins de 20 km/h, biens planqués sous nos ponchos (sauf Georges qui n'en n'a pas... mais c'est un Breton !), dans un silence qui n'est troublé que par le "Ron-Ron" des dynamos et le "splash-splash" des gouttes de pluie sur les casques. Jusqu'à Doubs, aux portes de Pontarlier, tout va ainsi, presque bien. Mais, quelques kilomètres plus loin, à la sortie d'Houtaud, au lever du jour, quand nous quittons la vallée du Doubs, un vent de face brutal nous agresse soudain et la pluie redouble de violence. Nous sommes entrés en enfer.

Fouettés par les rafales de vent qui gonflent nos capes de pluie comme des spinnakers, nous devons lutter de toutes nos forces pour conser-

ver notre équilibre, tout en progressant quand même, ne serait-ce qu'à 10 km/h. Je conserve de cette interminable traversée des hauts plateaux jurassiens le souvenir de villages fantomatiques - Bulle (bien mal nommée dans notre situation), Frasné, Censeau -, d'une route couverte d'eau, de branchages, de boue parfois, des rugissements du vent que je tentais de couvrir en hurlant à Georges de s'abriter dans mon sillage. Conseils inutiles car il était impossible, voire dangereux, de chercher un abri dans de telles conditions. Nous mettons plus de deux heures pour parcourir les 27 km qui séparent Houtaud d'Onglières, point sommital qui précède la longue descente vers Champagnole.

Cette descente n'est guère facile, même si la cluse nous abrite du vent. La pluie n'a pas diminué et le froid nous gagne. Un seul objectif pour nous désormais : trouver un abri chaud, manger et faire le bilan des dégâts ! Tout en cherchant cet abri, je pense d'abord à Georges. Comment a-t-il encaissé ces deux heures d'effort total ? Physiquement et moralement ?

Nous traversons la petite ville de Champagnole, assez animée en ce lundi de Pentecôte. Je m'arrête devant une boulangerie/salon de thé d'allure avenante et pose mon vélo contre un arbre... quand j'entends un grand boum derrière moi. Georges est affalé sur le trottoir... Mais il se relève déjà. Problème de cale-pieds ? de sommeil ? de fatigue ? Par chance, cette chute n'aura pas d'autre conséquence qu'une grande frayeur collective. J'ai cru, l'espace d'un court instant, que tout était fini...

Je pénètre en éclairé dans la boutique pour en tester l'atmosphère et la température.

- *Bonjour Madame, auriez-vous quelque chose de chaud à manger pour quatre cyclos frigorifiés et trempés jusqu'aux os ?*

- *Bien sûr ! Que désirez-vous ? J'ai des pizzas, des croissants chauds, je peux vous préparer des chocolats... Installez-vous ici... Je vais monter le chauffage. Ne vous préoccupez pas, le carrelage ne risque rien...*

Quel accueil chaleureux ! Qui a prétendu que les Jurassiens étaient des ours ?

Nous envahissons les lieux, passons commande et organisons un tourniquet pour l'utilisation des toilettes. La souriante patronne a confié le service de la boulangerie à sa vendeuse et s'occupe de nous. Comme c'est une dame "qui cause facile-

ment", la conversation est animée. Elle veut tout savoir de notre raid et nous donne de bonnes indications sur la suite de notre parcours. Selon elle, la route de Pont-du-Navoy est un "faux-plat descendant" et la montée qui suit pour aller vers Lons n'est qu'une "grimouillette" que son mari, qui ne fait du vélo que le "36 de chaque mois" parvient à escalader sans mettre pied à terre... Tout ça n'est pas très exact, mais c'est excellent pour le moral. Surtout celui de Georges qui a retrouvé le sourire, à défaut de son appétit habituel. Son visage est marqué et sa fatigue bien apparente. Je devine que le prochain tronçon, jusqu'à Bourg-en-Bresse, sera physiquement et moralement très difficile. Nous allons passer à moins de 80 km de Beaune, à une petite heure de voiture pour Liliane,...

Nous quittons cette supportrice, totalement requinqués bien que toujours aussi mouillés, avec une bonne heure et demie de retard sur notre horaire. La pluie s'est arrêtée et le ciel se dégage doucement. Au début le faux-plat est plutôt montant que descendant, mais ce n'est pas plus mal pour nous réchauffer. Une nouvelle averse dans la "grimouillette" (le pâtissier est quand même bien entraîné !) nous oblige à remettre les capes de pluie.

Sur le plateau, nous retrouvons une allure régulière et soutenue, malgré un vent de sud-ouest assez fort. Nous alternons les relais avec Bernard et Roger. La belle mécanique de la plaine d'Alsace commence à se remettre en place... quand un cyclo nous interpelle. Je reconnais Aimé Galdin, gendarme et diagonaliste, connu de la grande famille cyclotouriste par son brevet de Paris à Gibraltar. C'est un grand ami de Georges. Je lui avais envoyé une copie de notre feuille de route (sans en parler à Georges) et il n'a pas manqué de venir depuis Dijon pour nous faire "un bout de conduite", avec Pédro, un collègue de travail et un compagnon de randonnée.

Après l'optimisme de la pâtissière, l'apparition totalement inattendue de son copain Aimé, est un excellent tonique pour Georges. Certainement suffisant pour effacer toute idée d'abandon... Jusqu'au déjeuner que nous prenons ensemble à Coutance dans une petite auberge très sympathique, les kilomètres défilent rapidement, malgré l'obstacle du vent, les averses intermittentes, les bosses (elle est difficile cette route du Rever-

mont !) et la circulation importante. Heureusement pour nous, les camions ne circulent pas en ce jour férié. Mais je me dis que j'ai fait une erreur en choisissant cette très désagréable N83. Il aurait mieux valu rejoindre Pont-d'Ain par une route du plateau jurassien et Thoirette.

Nos amis dijonnais nous quittent peu après Cousance. Quelques instants plus tard, nous faisons un court arrêt pour faire viser nos carnets dans un garage Renault (décidément !). Nous sommes seulement au km. 133 de l'étape du jour (sur 298 !) ; il est 14 heures et notre retard s'est réduit à 1h15'. Certes, nous n'allons pas nous coucher tôt, mais on peut dire que "tout va bien", d'autant plus que le vent se met à tourner à l'ouest et que le soleil parvient à percer, par moments, l'épaisse couche de nuages. J'espère que cette "évolution météorologique" annonce le Mistral salvateur que nous a promis Aimé pour demain.

Après Coligny, la N83 s'écarte progressivement du piémont jurassien. Les bosses sont moins longues et notre rythme s'accélère. La traversée de Bourg-en-Bresse me paraît un peu longuette. Mais, si les nombreux arrêts imposés par les feux rouges augmentent encore notre retard, ils permettent aussi de reposer un peu les jambes.

Quelques kilomètres avant Chalamont, nous rencontrons Bernard Baud de Lyon. Il est accompagné d'une cyclote de son club. Un peu plus loin, c'est Aimé Langeron, Sariste¹⁷ lyonnais et Président d'un club cyclo, qui nous attend à un carrefour. Il est en civil et est venu avec deux copains dont l'un a apporté son vélo. Bref arrêt et étreinte émue (et émouvante) entre Georges et "Mémé", vieux complices. Nouvel arrêt à Chalamont où Aimé tient absolument à nous offrir une bière et une tarte bressane. Troisième arrêt à Meximieux pour faire viser nos carnets et pour une séance d'autographes. Il est 17h25' et malgré toutes ces fantaisies, notre retard n'a pas augmenté. Je veille farouchement à ne pas laisser notre Espace-temps s'effilocher. Nous repartons, toujours à six, suivis ou précédés par la camionnette de "Mémé", qui préférerait sans doute être sur son vélo.

Pour la première fois depuis Strasbourg, le vent semble nous être favorable. Il souffle dé-

sormais franchement de l'ouest et, comme notre direction est désormais sud-est, mon compteur affiche un 28 km/h de bon augure. Et comme ça discute fort derrière moi, j'en déduis que l'allure convient. Le ciel est encore bien chargé d'énormes nuages noirs, prêts à se vider sur nos têtes. Pourvu qu'ils ne contiennent pas de grêle ! Heureusement, ils iront faire leurs besoins ailleurs.

Nous traversons successivement l'Ain puis le Rhône. Loyettes est le point kilométrique médian de cette Diagonale. Désormais Perpignan est plus proche que Strasbourg ! Cela mérite d'être souligné car c'est excellent pour le moral.

Quatrième arrêt à Pont-de-Chéruy pour des adieux chaleureux à nos amis lyonnais qui se sont mis en quatre (et même cinq !) pour nous faire cette longue visite. En route pour Vienne et Andance, où nous devons dormir cette nuit qui va bientôt tomber. Il est 18h30 et il reste 85 km. Le secteur de Pont-de-Chéruy à Vienne m'a laissé des souvenirs très contrastés : de violentes averses et de belles éclaircies, des bosses "casse-pattes" et de longs faux-plats descendants, des tronçons sans circulation et quelques désagréables convois de camions, lancés à grande vitesse.

Nous entrons dans Vienne à 20h30. La nuit tombe et nos estomacs se manifestent. Nous choisissons une pizzeria pour être certains d'être servis rapidement. Roger ne semble pas du tout fatigué. Moins que la jeune serveuse qui reste totalement insensible à ses tentatives de séduction. Il est vrai qu'avec sa barbe de plus en plus hirsute... En attendant les pizzas, je me préoccupe de trouver des chambres. L'hôtel d'Andance est complet, celui d'Andancette ferme à 22h30. Il faut donc se rabattre sur l'Ibis de Saint Rambert d'Albon, ce qui raccourcira notre étape de 6 km. Ce n'est pas plus mal ! J'en profite pour joindre Eliane. J'apprends par elle que Jean-Pierre a appelé une heure plus tôt. Ils dînaient à La Voulte et avaient réservé un hôtel au Teil. Ce qui signifie qu'ils ont près de 100 km d'avance sur nous. J'apprends aussi une excellente nouvelle : le Mistral a pris son vol en fin d'après-midi. C'est tout bon pour demain !

Nous quittons Vienne vers 21h30. La nuit est noire, vraiment très noire. Mais la route (D4) qui longe le Rhône est facile et très roulante. Et souvent bien éclairée car les villages sont nombreux.

¹⁷ cf note au bas de la page 5

Nous traversons les Roches de Condrieu, puis le Péage de Roussillon sans difficulté. Les 38 km sont bouclés en 1h45', avec le soutien d'un vent du nord encore très modéré. Il est 23h15' quand nous arrivons à l'hôtel Ibis, avec seulement une quarantaine de minutes de retard sur notre horaire. Pas mal ! Le jeune gardien de nuit est aimable et nous trouve un réduit pour garer nos vélos. Mon compteur indique 292 km, 14h28' de selle, donc une moyenne de route de 20,2 km/h. Exactement celle qu'indique le road book. Ce qui démontre que dans des conditions climatiques défavorables il est possible de respecter une moyenne calculée sur des bases raisonnables. Nous avons peut-être un peu abusé des arrêts "restaurent/bistrot" (d'où notre retard), mais ils ont été nécessaires pour rétablir des forces affaiblies et un moral malmené par la tempête matinale. Comme la nuit sera courte, je décide de faire confiance au mistral et de retarder le départ d'une demi-heure.

Il est à peine (mais déjà !) minuit quand je me glisse dans mon lit. Georges n'est pas encore douché. Il s'efforce de remettre de l'ordre dans son bagage, beaucoup trop important pour ce type de raid. Il semble un peu sonné par cette extraordinaire journée et il me dit qu'il n'arrive pas à réaliser que nous soyons arrivés jusque là, après notre épouvantable traversée du Haut Jura. Quelle journée effectivement ! Je le "remets dans le bon sens" en lui rappelant que l'étape du lendemain sera aussi longue et qu'il faut absolument dormir. Je règle la sonnerie de mon réveil sur 4h45'.

Et pendant ce temps-là...

Les deux fusées montpellieraines, après avoir soupé à La Voulte, ont bouclé leur seconde étape, longue de 315 km, à 21h45, dans la petite ville de Rochemaure. À 21h30, ils étaient déjà au lit ! 100 km et 2h30 d'avance sur nous... Après avoir subi comme nous la tempête matinale de Lons-le-Saunier à Bourg-en-Bresse, ils ont bénéficié de l'aide du mistral à partir de Vienne.

« Comme dirait un cyclo de mes amis : Je ne supporte rien dans le cul..., sauf le vent ! » écrit Jean-Pierre dans son compte-rendu.

Mardi 28 mai

SAINT-RAMBERT d'ALBON - AGDE

Le réveil est une nouvelle fois difficile. Le contraire eût été étonnant, après une nuit à nouveau trop courte. Comme quatre zombies, nous ficelons nos paquetages avant de prendre un petit-déjeuner substantiel. Pas mal ces hôtels avec gardien de nuit, surtout pour ceux qui, comme Georges, refusent de partir l'estomac vide. Toujours en état de semi-somnolence et dans un silence presque monacal (seul Roger trouve la force de plaisanter avec le gardien), nous chargeons nos mules et nous reprenons la route du sud. Les étendards de l'hôtel faseyent... dans la bonne direction. Le mistral est fidèle à ses engagements. Il est 5h40'. Avec son aide, il devrait être facile de rattraper ces quarante minutes de retard...

J'étais si mal réveillé que j'ai pris le pont du chemin de fer pour le pont sur le Rhône, confondant ainsi Andancette dans la Drôme avec Andance en Ardèche. Est-il possible de faire 5 km en dormant ? Comme Andance est un point de contrôle, nous errons un moment dans... Andancette pour y trouver le bureau de poste. Puis, sûr de moi, je m'engage vent arrière et suivi par mes compagnons, sur une minuscule D257 qui serpente dans la zone inondable du fleuve et qui n'a rien à voir avec la N86 que nous eussions dû emprunter. Je me réveille enfin complètement avec le jour naissant pour constater que le Rhône que je cherchais à gauche, est toujours sur la droite... Cette erreur, corrigée à Sarrans où nous "passons le pont", sera peu coûteuse en distance (moins d'un kilomètre), mais nous permettra d'apprécier la force du vent, dans le court tronçon d'orientation nord-ouest qui nous ramène vers le fleuve. C'est excellent pour le moral de se dire que s'il fallait remonter vers Strasbourg, ce serait une épouvantable galère... Nous retrouvons la N86 et son trafic. Quant à mes copains qui voulaient voir Andance, il faudra qu'ils y retournent ! À défaut, ils auront pu entrevoir Saint-Vallier !

Cette fois-ci, c'est vraiment parti, sans forcer l'allure car l'abus des grands braquets est néfaste aux à la santé musculaire des randonneurs au long cours. Et ce n'est pas l'aide du mistral qui empêche les tendinites... Pour éviter l'emballage, nous reprenons la technique des relais kilométriques, en nous laissant porter par le vent. Ça laisse le

temps de rêvasser, d'admirer le Rhône viril et majestueux, de contempler l'infinie variété des vergers aux arbres vigoureux soignés comme des bonsaïs, de goûter le charme des petites villes comme Tournon, St-Péray, tapie au pied des ruines de Crussol, ou Beauchastel. À la Voulte, où un contrôle est prévu, nous passons une petite demi-heure à siroter un café. Sans nous presser, même si nous n'avons pas rattrapé grand-chose de notre retard. Le vent, notre allié, nous donne une grande confiance. Trop peut-être ?

Je me remémore quelques images de cette longue route du sud :

- le Rhône toujours présent, compagnon aux visages multiples,
- la voie ferrée, très peu fréquentée, au grand désappointement de Georges qui est passionné par les trains, et à ma notable surprise : n'est-il vraiment pas possible de mettre "sur le rail" tous ces camions qui nous gâchent le plaisir ?
- la puissante centrale atomique de Creys-Malville, avec ses tours de refroidissement, dont l'une est décorée d'une immense fresque écolo-paradisique,
- la chaleur qui nous surprend avant que dix heures ne sonnent, ce qui n'était pas arrivé depuis très longtemps (depuis Revel, je crois...),
- les ignobles fabriques des ciments Lafarge et l'anéantissement de la nature végétale (et sans doute animale, y compris les hommes) à proximité de Cruas, du Teil,...
- quelques sites intéressants comme Roche-maure, blottie au pied de son château, perché très haut sur un rocher de basalte noir, comme Viviers et le défilé de Donzère, comme Bourg St Andéol, avec son beau clocher gothique.

... et, avec le recul du temps, cette impression "d'être ailleurs". Manifestement, ce matin-là, je n'étais pas du tout concentré sur mon sujet : était-ce le manque de sommeil ? ou une lassitude normale après tant de longues journées passées sur la route ? ou bien encore le fait de bien connaître cette N86, déjà empruntée lors de Flèches¹⁸ pascales ?

En tout cas, nous avons roulé "grand train" puisque nous entrons dans un restaurant de Bagnols-sur-Cèze à 12h30, "pile-poil" dans notre horaire. L'aimable patronne n'est pas habitée à des convives aussi gros consommateurs de pain ! Comme nous vidons la corbeille (bien petite, il faut le dire !) avant que ne soient servis les hors d'œuvres, nous en serons réduits à accompagner le fromage de quelques quignons retrouvés dans nos sacs. Pour ne pas perdre complètement son honneur, notre pétulante hôtesse finit par nous apporter une troisième corbeille au moment du café ! Elle vient, dit-elle, de faire le tour de la ville pour se procurer la dernière baguette disponible. Brave menteuse !

Roger, plus barbu que jamais, vient de craquer pour une créature aux yeux pers, qui rêve près du bar. Mais il n'est pas facile de séduire avec une tête pareille et un accoutrement qui a beaucoup souffert des agressions de la tempête jurassienne.

Nous repartons à 13h30. Le mistral a pris sa vitesse de croisière (il n'est pas déchaîné aujourd'hui et c'est aussi bien pour nous) et le soleil tape de plus en plus fort. Je ne sais si mes petits camarades ont analysé le profil de l'étape "craqué" par mon ordinateur, mais moi qui connais la région, je sais que l'après-midi et la soirée vont être difficiles. Par la distance à parcourir d'abord (il reste 160 km), par le relief ensuite (nous n'avons pas encore fait le cinquième de la dénivelée), par la chaleur aussi (nous allons traverser des garrigues sans une zone d'ombre), par le vent enfin dans le dernier tronçon (car mistral ici signifie vent latéral entre Uzès et Montpellier et tramontane entre Sète et Agde). Je garde tout cela pour moi, mais je suis un peu inquiet pour Georges. Pas pour les deux "gamins" qui sont frais comme s'ils venaient de quitter Strasbourg et qui semblent s'amuser comme des fous. Ils prennent le temps de musarder devant les vitrines d'Uzès et, pour un peu, ils auraient volontiers fait quelques brasses dans le Gard...

Georges se bat avec un grand courage contre les bosses, contre la chaleur, contre le sommeil. Je reste auprès de lui pour lui parler et l'abriter, autant que possible, du vent latéral qui est de plus en plus gênant. Heureusement, cette D22 d'Uzès à Sommières est relativement plate, agréable et tranquille. Par contre, il n'y a pas la moindre om-

¹⁸ brevet officiel consistant à rejoindre le lieu de la concentration organisée en Provence à Pâques par la FFCT, en accomplissant un minime de 360 km en 24 heures non-stop

bre. Inquiétant car Georges roule la tête nue et boit très peu. Nous faisons un arrêt à Calmette pour remplir nos gourdes, nous arroser copieusement, étaler force crème antisolaire... et remettre des manches longues. Nos épidermes rougissent trop, beaucoup trop, et il vaut mieux suer que brûler. Même Roger en convient...

Nous entrons dans Sommières avec 20' de retard. Mais pas question de sacrifier la halte-gôter. La fatigue nous gagne insidieusement, surtout à cause de cette chaleur soudaine, à laquelle nous, gens du Nord, ne sommes pas habitués. Nous nous glissons dans la vieille ville aux rues étroites et fraîches, qui, à cette heure, paraît une fourmilière tant il y a de passants (touristes ?) dans les rues. Nous consommons pâtisseries et boissons à l'ombre d'un gigantesque platane. Dieu qu'il fait bon ici ! Nous repartons quand même vers 18h00, avec un retard supplémentaire de 10'. Mais qu'importe, cet arrêt était indispensable.

En qualité "d'ancien cyclo montpelliérain", j'avais choisi la route la plus courte pour rejoindre Montpellier. Elle n'est pas la plus facile, mais assurément la plus tranquille. Et le paysage n'y est pas monotone, même si la garrigue ne présente pas une grande diversité... Georges continue son combat avec la pente, parfois importante, des nombreuses mais courtes bosses. Désormais, il gère son potentiel et nous ne pouvons pas faire grand-chose pour l'aider. Notre allure s'est réduite, mais reste tout à fait correcte (de l'ordre de 18 km/h). Si nous parvenons à la maintenir jusqu'au terme de l'étape, si possible à Agde, nous devrions être au lit avant minuit. Il reste encore 80 km.

À Castelnau-le-lez, à l'entrée de Montpellier, Guy Constans, Sariste¹⁹ local, nous attend depuis une bonne heure sans doute (notre arrivée était programmée pour 19h00 et il est 19h45'). Guy nous propose de nous faire traverser la ville. J'essaie "une fois", comme dit un ami belge, de lui dire que MON itinéraire contourne l'agglomération par l'est, que j'ai habité ici cinq ans et que je connais bien le coin, qu'il y a trop de feux et de bagnoles dans le centre, que par "la Pompignanne", et sa piste cyclable, les copains

pourront voir un petit morceau du quartier d'Antigone et l'hôtel de région... Rien à faire ! Les Saristes sont autoritaires cette année... « *Cause toujours, mon gars ! Ici, c'est moi qui pilote !* ». En route donc pour un méga slalom dans le centre-ville, avec arrêt/redémarrage tous les 100 m. Je commence par me dire que "c'est quand même un peu fort...", puis "... dans le fond, je m'en fous..." et enfin "bof, il a peut-être raison, c'est plus court par là !". Il nous "largue" sans autre forme de procès au pied de la longue côte de l'avenue de Toulouse. Les adieux sont rapides. Mes petits camarades ont bien de la chance de m'avoir à leurs côtés car il n'est pas évident de trouver la route de Sète au cœur de cette circulation démentielle. Enfin, merci quand même, camarade Sariste !

Nouvel arrêt avant de quitter définitivement la ville pour les liaisons téléphoniques habituelles. L'hôtel Araur d'Agde, labellisé FFCT, est OK pour les chambres "à l'heure que vous voudrez", mais pas pour un repas après 22h30'. Il faudra donc dîner en cours de route et c'est sans doute aussi bien comme ça. Eliane n'a pas d'autres nouvelles de Jean-Pierre. Mais comme il appellera soit plus tard, soit demain matin, il suffit de lui dire que nous dormons à Agde ce soir.

Et c'est reparti, une fois de plus. Sans autre choix que de remettre un fessier douloureux dans la position la moins inconfortable et de pédaler, pédaler, pédaler... La "fréquentation" de la N112, nous oblige à rouler en ligne sur la bande blanche latérale. Le vent a fortement molli. Heureusement pour nous car il est franchement contraire. Ce n'est plus un mistral et pas encore une tramontane. Simplement un bon vent de l'intérieur, fréquent dans cette région. Il a le mérite d'avoir rafraîchi l'atmosphère. La température est maintenant idéale pour rouler.

Au sommet d'une bosse près de Mireval, Roger nous sort d'une voix inhabituelle chez lui : « *C'est la mer que l'on voit là-bas ? C'est la première fois...* ». Comme Roger nous a depuis longtemps habitué aux boutades, nous ne le croyons pas de prime abord. Et pourtant c'est bien vrai. Son émotion est trop sincère. Il n'avait encore jamais vu la mer ! Incroyable à 39 ans !

¹⁹ voir note au bas de la page 5

Nous traversons Frontignan en guise d'apéritif, nous reniflons les élevages d'huîtres de Bouzigues comme amuses-gueule et nous atterrissons dans un snack-bar assez minable pour déguster le plat de résistance, en l'occurrence un hamburger/frites. Le vrai pied ! Surtout plantés debout sur le trottoir et plongés dans un épouvantable vacarme pseudo-musical qui nous empêche même de penser à ce qu'on mange ! Mais c'était la seule façon de se remplir la panse de calories en moins de 20'. Nous y ajoutons un gros consolateur comme dessert : le Magnum double chocolat, un must pour les amateurs que nous sommes Bernard et moi.

J'adore la ville de Sète qui est, pour moi, la perle du Languedoc. J'aime son port avec ses ferries et ses cargos, j'aime la vieille ville et ses rues étroites, j'aime son canal plein de vie et d'odeurs, j'aime ses barques et ses pêcheurs à l'accent poivré, j'aime sa corniche et le panorama du Mont Saint-Clair. Georges Brassens a bien choisi le lieu de sa dernière résidence.

Nous prenons la route du bord de mer, qui conduit vers Marseillan et Agde. Quel dommage que nous la parcourions par une nuit aussi noire ! Nous y menons un train soutenu avec Bernard. Roger glandouille à l'arrière et je l'imagine scrutant l'obscurité pour tenter de voir cette mer qui est à portée de sa main. Georges, bien calé dans nos roues, tient bien le rythme. Je le consulte périodiquement et je sais que tout va pour le mieux. Sa voix est tranquille. Le court arrêt de Sète l'a complètement requinqué et il sait désormais que la partie est gagnée... à moins d'un accident... qui faillit bien se produire à moins de 50m de l'hôtel Araur. Nous remontions, certes, un sens interdit sur une centaine de mètres afin d'éviter un long détour, mais le gamin qui se prenait pour Jean Alesi, dans sa 104, roulait vraiment à fond, à fond,...

L'hôtelier nous accueille sur le trottoir à 23h15' (30' de retard sur l'horaire avec un départ retardé de 40' ce matin, merci Mistral !) est un grand bavard. Il cause, cause, cause avant de trouver la clé du garage... et cause, cause, cause encore avant de nous remettre les clés de nos chambres. « *J'ai sommeil !* » ai-je envie de hurler. Mais ne voilà-t-il pas que cet animal se met en tête de nous convaincre qu'il est inutile de partir

à 5h00 du matin pour être à Perpignan à 11h00. Pour lui, 7h00 serait bien suffisant. Quatre heures, c'est assez pour faire 100 bornes. J'essaie de lui dire qu'il y en a 115, que la tramontane va nous pénaliser... Il ne veut rien entendre (encore un, décidément !), et nous devons presque nous fâcher pour lui faire admettre que nous prendrons le café (et réglerons l'addition) à 5h00 pétantes afin de partir à 5h30. J'espère que nous n'aurons pas à regretter cette demi-heure au moment de pointer à Perpignan !

La fenêtre de notre chambre s'ouvre sur une belle "carte postale" : la cathédrale Saint-Etienne, fortifiée comme un château et étincelante de lumière se reflète dans les eaux immobiles de l'Hérault. Une bien belle image pour faire de beaux rêves, alors qu'au loin, un carillon pas très respectueux des dormeurs, sonne les douze "dong" de minuit. Belle et dure étape de 300 km, parcourue en 14h36', à une moyenne de 20,6 km/h. Soit plus d'un km/h au-delà des prévisions. Grâce au mistral nous avons pu gagner quelques minutes sur l'horaire, tout en augmentant notablement la durée des arrêts. Je n'ose imaginer où nous serions actuellement avec un vent contraire. Encore à Montpellier, au mieux. Couchés dans un hôtel et déjà « hors-course » ou bien assez courageux pour lutter la nuit entière ? Je touche là du doigt toute la chance qu'il faut pour réussir une Diagonale...

Je règle mon réveil sur 4h30' et je m'endors en pensant à la joie que doit ressentir Georges, désormais confiant dans la réussite de cette Diagonale, la seconde pour lui. A-t-il douté aujourd'hui comme il l'avait fait hier à Champagnole ? J'ai eu quelques craintes pour lui dans l'atmosphère étouffante de la garrigue. La canicule est tout aussi dangereuse que la tempête. Personnellement je la crains davantage, car elle coupe l'appétit et épuise l'organisme. Il semble que Georges soit plus résistant que moi. Tant mieux.

Car moi, j'étouffe dans cette canicule ! Je me réveille en sursaut, trempé de sueur. Je jette un coup d'œil à mon réveil, je crois lire cinq heures, j'allume les grandes lumières, secoue Georges... et je réalise seulement qu'il n'est que 3 heures et qu'il peut dormir encore une heure et demie ! Il ne dit mot, se retourne et se rendort. Il me confiera le lendemain que cette erreur lui procura « un

immense plaisir et une sensation de bien-être absolu», durant les quelques minutes qui lui furent nécessaires pour retrouver le sommeil. Pour ma part, je suis bien réveillé et trop contrarié par ce cauchemar idiot pour pouvoir me rendormir de suite. Je refais l'étape d'hier dans ma tête et vers le centième kilomètre...

Et pendant ce temps-là...

Jean-Pierre et Pierrot dorment comme des anges. Certes fatigués par leur troisième étape de 325 km mais baignant dans une douce euphorie après avoir fait viser leurs carnets de route à 22h20' au commissariat central de police de Perpignan, alors que nous venions seulement de quitter Sète. Leur avance atteignait ainsi de près de 140 km. Ils y gagneront une vraie bonne grasse matinée demain matin, alors que nous...

Mercredi 29 mai

AGDE - PERPIGNAN

Cette fois-ci le réveil nous frappe en plein sommeil. Les automatismes reprennent vie spontanément. Ils sont tellement bien au point désormais ! À 5h00 pile nous quittons la chambre... pour "prendre la roue" des deux jeunes de plus en plus vaillants au fil des étapes. Pour eux, cette Diagonale aura été une simple formalité. Ce qui n'est pas plus mal pour une première et pour avoir l'envie de recommencer.

Le café est prêt. Il y a même quelques gâteaux secs. Notre bavard a tenu parole. Je le trouve d'ailleurs moins disert ce matin. Peut-être parce que j'ai moins sommeil. Nous lui demandons un visa pour nos carnets et nous le quittons pour prendre le chemin de la capitale catalane. Il n'est pas encore 5h20'.

La température est très agréable. Le vent, contraire, est faible et nous pouvons progresser à bonne allure vers Béziers, ville que nous traversons sans difficulté, car je la connais bien, et sans oublier de faire un bref arrêt sur le pont de l'Orb, pour prendre le temps de regarder le beau panorama sur la cathédrale St-Nazaire et la ville haute. Dès la sortie de la ville, la N9 se redresse. Dans la grande courbe au sommet de la côte, un automobiliste est arrêté. C'est Guy Térance, Sariste de Lésignan, encore un ami de Georges. Handicapé par des problèmes de santé, il ne fait plus de vélo, mais il ne manque pas de venir saluer ceux

qui peuvent encore "diagonaler". Il nous invite à prendre un petit-déjeuner à Narbonne.

La route est assez facile jusqu'à cette ville où nous entrons peu après 7h30'. Guy, qui nous attendait devant la gare, nous conduit jusqu'au buffet où une table est déjà mise. Georges et Guy échangent des souvenirs et des nouvelles d'amis communs. Nous respectons ce moment d'intimité. Combien Georges a-t-il ainsi d'amis de la grande famille diagonaliste dans l'Hexagone ?

Je presse un peu le rythme afin que nous repartions à 8h00. Il reste encore une soixantaine de kilomètres, deux ou trois bonnes bosses à escalader et quelques "coups" de tramontane ne sont pas impossibles. Ce n'est pas le moment de faire des bêtises. Pour les bosses, celle de Sigean nous laissera le souffle bien court. Pour la tramontane, le secteur avant Salses nous donnera une bonne idée de ce qu'elle peut être quand elle est déchaînée. Ce n'est heureusement pas du tout le cas aujourd'hui.

Le tronçon de Sigean à Salses est assez "cassant"²⁰. Au sommet d'une N^{ième} et longue bosse, nous découvrons la mer, l'étang de Leucate au premier plan et au delà, la plaine littorale jusqu'à l'agglomération de Perpignan, qui se perd dans la brume. À l'horizon, le Canigou tout enneigé. Avec Bernard et Roger, nous nous immobilisons, séduits par ce superbe panorama. Je retourne jusqu'à Georges, qui se bat encore à mi-pente, pour lui dire que cette fois-ci le présent obstacle est vraiment le dernier, que Perpignan est à portée de vue et que nous touchons physiquement notre objectif.

Nous faisons un ultime arrêt à Salses pour poster la carte "Arrivée". Comme le vent nous a desséché la gorge, je file acheter des fruits jusqu'au marché. Une demi-pastèque géante fait l'affaire.

À peine sortis de la ville, j'aperçois au loin une tache jaune qui grossit rapidement. Je réalise soudain que c'est Jean-Pierre qui est venu à notre rencontre. Une violente émotion m'étreint. Aussi forte que celle que j'ai ressentie sur le pont de Schirmeck. La fabuleuse, l'incroyable, la témé-

²⁰ selon un terme cher à mon ami Jean-Pierre, qui l'utilise dans le sens « qui casse (fatigue) les jambes »

raire boucle de plus de 3.000 km est sur le point de se fermer.

Et, au moment de cliqueter le fermoir, l'équipe s'est reformée. Enfin presque, parce que Pierrot, sans doute un peu sonné par le rythme infernal de leur descente n'a pas voulu (ou pu) reprendre son vélo ce matin. Nous sommes tous en bonne forme, Georges a réussi sa Diagonale et j'y ai contribué, les deux bizuths sont frais et heureux comme je n'aurais osé l'imaginer, je vais pouvoir dormir jusqu'à ne plus pouvoir rester au lit, le pari du Triangle n'était pas complètement fou... Je cause, je ris, je pédale,... C'est quoi exactement un état d'euphorie ?

Jean-Pierre, le Chef, nous prend en main pour les derniers kilomètres. Je redeviens instantanément le Papy et je trouve cela bien agréable. Nous empruntons la piste latérale à la voie express, nous contournons un grand giratoire, nous sprintons pour parcourir les 500m interdits aux cycles (mais, selon Jean-Pierre, incontournables), et nous entrons enfin dans la capitale catalane, non sans avoir au passage fait un arrêt pour la traditionnelle photo à l'entrée de la ville.

Jean-Pierre, natif de ces lieux, nous montre au passage le lycée où il faisait les 400 coups, le bistrot où il était le Zidane du baby-foot et les promenades où il draguait les minettes. Il nous conduit même jusqu'au Castillet, reliquat de l'enceinte fortifiée et emblème de la ville.

Il est 11h20' quand deux charmantes gardiennes de la paix unissent leurs efforts pour appliquer le tampon officiel sur nos carnets. Nos congratulations mutuelles, pour sincères qu'elles soient, ne traduisent pas vraiment tout ce que nous ressentons et qui, je pense, est intraduisible. Une immense joie intérieure, une émotion très forte. Les yeux de Georges se sont embués de larmes. Pour lui ce moment est extrême. Que pensent Bernard et Roger ? Je ne le saurai pas, à moins qu'ils ne l'écrivent. Leur bonheur est peut-être moins intense que le nôtre car cette Diagonale fut trop facile pour eux. Un jour ou l'autre, ils seront obligés de se battre pour vaincre et ils sauront alors ce qu'est une vraie victoire.

DIAGONALE STRASBOURG - PERPIGNAN N° 96041
 ROGER ANGEVELLE, BERNARD FAIVRE, GILBERT JACCON ET GEORGES MAHE

FEUILLE : 1 / 2

JOUR	Cont	Localités	Distances		Horaire	Routes	Commentaires	
			PARTIEL	cumul.				
26/05	CD	STRASBOURG		0	7h00	N83 D468	Michelin 242 poster carte départ	
		PLOBSHEIM	15	15	8h00	D468 D426 D20		
		CRT. PRÈS DIEBOLSHEIM	25	40	9h15	D20 D52		
			38					
	C1	NEUF-BRISACH		78	11h00 11h45	D1BIS D2BIS D101		
		WITTELSHEIM	31	110	13h30	D19 D18I D103		
		DANNEMARIE	26	136	14h50	D419 CV D32 D11 D35		
		BRÉBOTTE	15	151	15h35	D35 D23 D463 D121E		
	C2	AUDINCOURT	16	167	16h20 16h50	D437	Michelin 243 <u>1ère étape</u> : 254 km dénivelée : 940m moy. route : 18,8 km/h moy. gén. : 16,4 km/h durée : 15h45 route : 13h30 arrêts : 2h15	
		ST-HIPPOLYTE	29	196	18h25			
		MORTEAU	41	237	20h45 21h45			
			17					
	27/05	C3	MONTBENOIT		254	22h45 5h00	D437 D72 D471	
				28,5	254			
FRASNE			28,5	6h30	D471			
		28,5						
C4		CHAMPAGNOLE		57	7h45 8h15			
			34					
C5		LONS-LE-SAUNIER		91	9h35	N83		
			42					
C5		COLIGNY		133	11h50 12h45			
			23					
C6		BOURG-EN-BRESSE		156	14h00	N83 D22 D22A		
			36					
C6		MEXIMIEUX		192	15h45 16h15	D65 D18		
			21					
	PONT-DE-CHERUY		213	17h20	D18 D75			
		15,5						
	CRT. N6 - LES 4 ROUTES		228,5	18h05				
		27,5						
	VIENNE		256	19h30 20h30	N7			
		25						
	PÉAGE DE ROUSSILLON		281	21h45	N7 D1			
		17						
28/05	C7	ANDANCE		298	22h40 5h00		Michelin 74 ou 244 <u>2ème étape</u> : 298 km dénivelée : 720m moy. route : 20,2 km/h moy. gén. : 16,9 km/h durée : 17h40 route : 14h45	
			35	298				
	ST-PÉRAY		35	6h45				
C8	LA VOULTE-SUR-RHÔNE		54	7h45 8h15				
		19						

DIAGONALE STRASBOURG - PERPIGNAN N° 96041

ROGER ANGEVELLE, BERNARD FAIVRE, GILBERT JACCON ET GEORGES MAHE

FEUILLE : 2 / 2

JOUR	Cont	Localités	Distances		Horaire	Routes	Commentaires																		
			PARTIEL	cumul.																					
28/05	C8	LA VOULTE-SUR-RHONE		54	8h15	N86	Michelin 240																		
		ROCHEMAURE	27	81	9h40																				
		BOURG-ST-ANDÉOL	29	110	11h10																				
	C9	BAGNOLS-SUR-CEZE	27	137	12h30 13h30	N86 D982																			
		UZÈS	28	165	15h00	D982 D22																			
		LA CALMETTE	21	186	16h00																				
	C10	SOMMIERES	23	209	17h10 17h30	D222 D135 D118 D21																			
		MONTPELLIER	31	240	19h00 20h00	N112																			
		SÈTE	31	271	21h30																				
	29/05	C11	AGDE	23	294	22h45 5h00		N112	3ème étape : 294 km dénivelée : 792m moy. route : 19,7 km/h moy. géné. : 16,6 km/h durée : 17h45 route : 14h55																
			BÉZIERS	22	22	6h10		N9																	
		C12	NARBONNE	27	49	7h30 8h00																			
SALSES			48	97	10h15	N9 D88																			
CF		PERPIGNAN	17	114	11h00		poster carte arrivée 4ème étape : 114 km dénivelée : 230m moy. route : 20,7 km/h moy. géné. : 19,0 km/h durée : 6h00 route : 5h30																		
29/05			FIN DU DELAI			12H00		<table border="1"> <thead> <tr> <th colspan="3">Distances</th> </tr> <tr> <th></th> <th>part.</th> <th>cum.</th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>26</td> <td>254</td> <td>254</td> </tr> <tr> <td>27</td> <td>298</td> <td>552</td> </tr> <tr> <td>28</td> <td>294</td> <td>846</td> </tr> <tr> <td>29</td> <td>114</td> <td>960</td> </tr> </tbody> </table>		Distances				part.	cum.	26	254	254	27	298	552	28	294	846	29
	Distances																								
		part.	cum.																						
	26	254	254																						
	27	298	552																						
	28	294	846																						
	29	114	960																						

**Mercredi 29 et jeudi 30 mai – Le retour à
BEAUNE, via MONTPELLIER**

Perpignan, midi. Le Triangle s'est achevé et je ne suis pas "cassé". Je commence à réaliser que nous avons réussi et gagné ce pari complètement dingue... Dingue pour nous qui ne sommes pas des surhommes, lion de là ! Démentiel pour moi qui suis parti dans cette aventure sous-entraîné et malade...

Je n'ai que cette idée en tête : « *Incredible ! J'ai réussi !... et mes copains aussi !* ». Je crois que mon cerveau est comme le disque dur d'un vieil ordinateur : complètement saturé ! Saturé d'images et de bruit, saturé aussi par une activité permanente pendant de plus de deux semaines : 360 heures au moins, sans un répit, sans une mise hors-tension. Parce que le cerveau continue de rouler pendant la nuit, refaisant le parcours du jour et imaginant les obstacles du lendemain... Je réalise que mon corps est en parfait état - aucune douleur, pas une courbature, pas un point de tendinite - mais que mon cerveau a décidé de se mettre autoritairement "en pause" à 11h20 quand le tampon policier s'est abattu sur mon carnet. Je me sens intellectuellement vidé. Curieuse impression...

Par bonheur, le cerveau humain est, comme la mémoire centrale d'un ordinateur, doté d'une petite annexe chargée d'assurer les fonctions végétatives essentielles. En premier lieu, téléphoner à son épouse ("*Ça y est ? Bravo !*" - le soulagement est perceptible...), ensuite accompagner les compagnons d'aventure jusqu'au restaurant où sont déjà Nadine, épouse de Jean-Pierre, Pierrot et son copain Bernard, l'homme à la XM, puis charger les vélos et rentrer à Montpellier à 160 km/h en évitant de tomber de sommeil sur l'épaule du voisin...

Dans l'après-midi, chez Nadine et Jean-Pierre dans leur maison de Castelnau-le-Lez, séance de cartes postales aux amis et à tous les Saristes rencontrés (nombreux surtout entre Strasbourg et Perpignan !). Ma main court machinalement et trouve toujours les mêmes mots. « *Bien arrivés... la longue boucle est fermée...* ». Soudain, Georges assis à mes côtés, se dresse en poussant un grand cri : une crampe lui paralyse une jambe. Jean-Pierre se précipite pour faire un étirement, Nadine court chercher des drogues...

Dans la soirée, les copains du MUC²¹ arrivent... Le dîner est joyeux et animé. Je parle peu, perché là-haut sur mon petit nuage... Jean-Marie raconte une histoire de fourmi apprivoisée, Roger lance quelques brèves de comptoir, dont il me semble que certaines font rougir les joues de Sylvie, Jean-Pierre essaie de nous convaincre qu'il a beaucoup souffert dans "la bosse", ce qui est incroyable pour un grimpeur aussi doué que lui... Heureusement, Marc qui parle à la fois les langues d'oc et d'oïl finit par trouver la clef de ce mystère : Jean-Pierre ne parlait pas de bosse... mais de Beauce. La bonne chère et le vin de Saint-Chinian ralentissent encore le rythme de mon horloge interne...

Une bonne et longue nuit - la première depuis longtemps - me remet les idées en meilleure place. Nous quittons Nadine et Jean-Pierre vers 8h00, pour reprendre place dans la XM de Bernard. Et en route pour la Bourgogne ! Mon cerveau, qui a retrouvé un peu de son acuité, me restitue quelques images de ce voyage en sens inverse quinze jours plus tôt, aux côtés d'Eliane : les reins douloureux ; l'anxiété du départ et l'audace du défi que j'avais lancé qui me serraient la gorge. Je me souviens aussi que je m'en voulais alors de m'être tendu aussi inconsciemment un tel piège... Si j'avais pu prévoir la suite !

Cette longue épopée prend fin dans une auberge de Volnay, entre Beaune et Meursault, au cœur des grands crus de Bourgogne. Nous offrons à Bernard la douzaine d'escargots dont il rêvait depuis longtemps et des œufs en meurette dont il ignorait l'existence, le tout arrosé d'un Monthelie premier cru. Mais sans excès car il reprend la route de Montpellier, tout de suite après le dessert...

Salut mes amis. Et merci pour cette fabuleuse Aventure !

Gilbert JACCON, Beaune novembre 1996

²¹ Montpellier Université Club : club cyclo FFCT de Montpellier auquel j'ai appartenu durant trois ans - ce Club ne contenait pratiquement aucun universitaire parmi ses membres, mais de belles "figures" comme Jean-Pierre, Pierrot, Jean-Marie, Sylvie, Bernard Gourrier (voir récits de Diagonales 1194 et 1995), Victor Sieso, etc.